ET APRES, JE VAIS LA CHERCHER

CHAPITRE 1

La voix du père gronda:
- Remue-toi, Bartâmy! quel abruti!
- Arrête, tu dis toujours la même chose, il en peut rien, le petit.
- Petit? à trente ans passé? Tu l'as regardé, ton fils?
Les coudes sur la table, Armand avalait sa soupe sans lever les yeux.
- Tu le soutiens toujours, hein?
Hélène le regarda d'un air découragé et soupira:
- Faut bien, tu es tout le temps à lui crier dessus.

Le silence s'installa à nouveau. Ils mangeaient. Ils ne se regardaient pas. Ils ne se regardaient plus. Depuis longtemps.

Lui, massif, occupait toute la place. Sa haute stature et ses larges épaules débordaient sur l'espace vital de son entourage. Lui, c'était Armand Favre, fier de ses vaches, de ses champs et de sa scierie. Lui, il avait réussi. Il ne devait d'argent à personne. Il pouvait cracher à la figure de n'importe qui. Il aimait bien penser qu'il faisait peur aux villageois. Il ne parlait jamais de son fils.

Le visage d'Hélène, fané par trop de travail et de peine, révélait encore une certaine beauté. Elle coiffait ses cheveux gris en un gros chignon, à la mode des femmes d'ici. Sa silhouette épaissie était engoncée dans une robe de drap noir. Elle se taisait le plus souvent. Elle était fatiguée et c'était plus facile. Trop fine pour tenir tête à son mari ouvertement, elle le laissait dire. L'atmosphère du foyer s'en trouvait respirable. Elle ne le contrait jamais, sauf quand il s'agissait de Barthélémy.

Les cuillères tintaient en raclant les assiettes, le bois crépitait dans le fourneau, le morbier cliquetait. Les bruits familiers de la grande cuisine des Favre résonnaient fort maintenant. Puis la voix de la mère s'éleva à nouveau:
- Bartâmy, viens manger.

Assis par terre contre le bahut, Barthélémy retournait dans ses doigts une vieille montre de gousset qu'il avait à moitié démontée. Vêtu d'un pantalon gris et d'une chemise sans couleur qui avait appartenu à son père, il avait retiré ses chaussures des jours d'œuvre. Les jambes allongées, la mine froncée, il était complètement absorbé par la montre et ne levait pas la tête.

Il ne disait rien. Il ne disait d'ailleurs jamais grand-chose. Seulement quand on s'adressait à lui répondait-il avec lenteur, détachant les mots, objets bizarres qu'il fallait examiner avant de les lâcher.

Hélène se leva et vint le prendre par le bras.
- Allez, viens maintenant. T'as rien mangé depuis midi. Tu dois avoir faim, non?

Barthélémy prit appui sur ses mains, se mit debout et traîna ses pieds nus jusqu'à la table. Il se pencha et tira un tabouret. Si lentement que le père crispa ses doigts sur la cuillère,

contenant sa colère. La mère poussa une assiette vers son fils. La pendule carillonna six heures. Les ombres avaient envahi la cuisine. La nuit tombait déjà en ce méchant mois d'octobre qui déversait sur le village des pluies grises qu'on entendait battre aux vitres.

Des coups se firent entendre à la porte. Armand se leva, contrarié. On ne dérange pas pendant le souper. Il marcha jusqu'à l'entrée faisant craquer le plancher de bois sous ses grosses semelles. Sa silhouette dessinée par la lampe à pétrole se déplaçait en même temps que lui sur la paroi de mélèze. Il ouvrit la porte à demi. Une bouffée d'air humide entra dans la pièce en même temps que Justin. La voix, dans le rude patois de la vallée, vint bousculer la quiétude de la pièce:
- Bon appétit à tous! Je passais devant et j'ai pensé profiter pour venir causer avec toi, si ça dérange pas?
- On était en train de souper, comme tu vois.
La voix revêche d'Armand ne démonta pas Justin qui se tourna vers Hélène:
- Ça sent bon. Tu aurais un peu de soupe pour moi?
- Oui, c'est sûr, assieds-toi.

Justin s'assit en face d'Armand, déposa son chapeau à côté de son tabouret et s'adressa à Barthélémy:
- Hé Bartâmy! Comment tu vas aujourd'hui?
Barthélémy avait levé la tête avec un immense sourire en entendant la voix de Justin. Il aimait bien Justin.
- Vvvais bien...

Justin empoignait déjà sa cuillère et, les coudes bien calés sur la table, avalait la soupe à grand bruit. Il s'interrompit le temps d'ingurgiter d'une seule lampée le verre de vin qu'Hélène avait placé devant lui. Elle regardait avec sympathie ce grand gaillard aux cheveux bouclés et mal coiffés et à la grosse moustache qui remontait sur les joues. Elle aussi, elle aimait bien Justin qui était un bon voisin toujours prêt à donner un coup de main au moment de la moisson ou de la montée à l'alpage.

La conversation flottait, difficile. On parlait de cette maudite pluie, de la récolte de pommes de terre, de la vache qu'Armand venait de vendre à la foire. Justin regardait parfois Barthélémy à la dérobée, l'air mal à l'aise. Hélène dit:
- Bartâmy, va chercher les œufs au poulailler. Tu ramèneras aussi des pommes de terre du grenier.

Sans rien dire, Barthélémy se leva et sortit de la cuisine, prenant au passage un panier posé près de la porte. Son départ provoqua un appel d'air, un soulagement perceptible. Hélène servit un mélange de café et de chicorée que les deux hommes arrosèrent d'une tombée d'abricotine. Ils trinquèrent à la santé de Turin, la vache sur laquelle Armand comptait le plus pour l'inalpe de l'an prochain.

- Alors, Armand, toujours pas marié, le Bartâmy?
Ce fut Hélène qui répondit avant son mari, ajustant son chignon d'un geste nerveux.
- Justin, te moque pas de nous! Tu sais bien que Bartâmy, hé bien, il est pas tellement malin. Qui pourrait avoir envie de le marier?
- Il est bon à rien, ajouta Armand. On va garder ce crétin avec nous jusqu'à la fin, c'est sûr. Et comme on n'a pas d'autres enfants...

Justin se racla la gorge et parla lentement:
- C'est de ça que je voulais te causer. Je viens de la part d'Henri, tu sais, mon frère.
- Oui, on sait qu'ils ont bien du malheur, lui et Sidonie. Faut dire qu'avec toutes ces filles... En plus, le Henri, c'est pas vraiment un grand travailleur, hein?
- Justement, Henri, il dit qu'il verrait bien un mariage entre Bartâmy et Oliette, sa première.
Armand serra les poings. Son visage vira à l'écarlate, avec de petites veines qui serpentaient sur ses pommettes et son nez.
- Tu es fou? C'est quoi, cette histoire? Pour que tout le village rigole de nous?
Hélène prit la parole d'un ton las.
- Armand, calme-toi. Je crois que j'ai compris. Les Délèze ont dû faire abattre toutes leurs bêtes au printemps parce qu'elles étaient malades. Ils ont des dettes et peuvent plus payer les intérêts. C'est Mélanie qui m'a raconté au magasin. Comme ils ont que des filles, ils ont sûrement pensé que marier Oliette dans une famille comme nous, c'était la seule manière de s'en sortir.
Armand, songeur, se tourna vers Justin.
- C'est vrai ce qu'elle dit?
Justin, gêné, hocha la tête.
- Oui, je crois que c'est ça qu'ils ont dans l'idée.

Armand et Hélène se regardèrent. Il passa quelque chose de fugitif dans ce regard. Quelque chose qui ressemblait à de la connivence. Comme au temps d'avant le mariage. Cela n'avait pas duré. Leur vie, calquée sur celle de leurs parents, se déroulait entre les champs, l'étable et la maison laissée par un oncle célibataire décédé au moment opportun. Barthélémy était né, beau présage pour tous les enfants qui allaient déferler à sa suite. Ils n'arrivèrent jamais. Au fil des années, le désenchantement les éloigna l'un de l'autre. Puis, le poids des charges de foin, le va-et-vient de la faux, la traite biquotidienne, cette vie faite de labeur et de discipline, usèrent les corps et les cœurs bien avant l'heure.

Barthélémy avait grandi. Très vite, ses parents s'étaient rendu compte que le petit parlait mal et qu'il ne comprenait pas bien ce qu'on lui disait. A l'école, le régent l'installa au fond de la classe et ne s'occupa plus guère de lui. A la fin de sa scolarité, Barthélémy se replia dans la cuisine familiale. Il balayait un peu, ramenait les œufs du poulailler ou encore conduisait les vaches à la fontaine de la place. Ses parents se résignèrent à le voir rester vieux garçon. Résignation teintée d'amour et de pitié pour Hélène, de colère et d'amertume pour Armand.

- Justin, reprit Armand, est-ce qu'Henri sait que Bartâmy est moins malin que n'importe laquelle de nos vaches?
- Tu exagères, mais oui, c'est sûr qu'il sait. Mais il est prêt à n'importe quoi pour pas crever de faim l'hiver qui vient, lui et sa famille.
- Et Oliette, qu'est-ce qu'elle en pense, Oliette? dit Hélène qui revoyait cette fille qu'elle croisait souvent dans le village. La silhouette fine, les longues tresses brunes, la mine réfléchie, toujours polie mais un peu distante. Oui, Oliette, qu'en pensait-elle, elle?
- Oh, répondit Justin, on lui demande pas son avis. C'est l'aînée et il y en quatre après elle. Il faudra bien qu'elle soit d'accord.

Armand calculait. Il savait qu'Oliette était bonne travailleuse et aussi qu'elle était bien bâtie et qu'elle pourrait porter des enfants, beaucoup d'enfants. Pour peu que Barthélémy sache se débrouiller dans un lit. Il se disait que c'était inespéré: caser son fils crétin et hériter d'une belle-fille capable de seconder Hélène comme personne et - qui sait? - de lui donner

des héritiers. Sans compter qu'elle pourrait s'occuper d'eux quand ils seraient vieux. Alors, même s'il avait entendu dire qu'Oliette était un peu spéciale, toujours le nez dans des livres, il répondit avec lenteur:
- On va en causer, Justin. Dis à Henri de passer dimanche après la messe.

Après le départ de Justin, Hélène et Armand restèrent encore à la table de la cuisine, remuant des pensées parallèles, sans se regarder. Quand Barthélémy revint du poulailler, ils levèrent la tête tous les deux. Ils observèrent leur fils avec attention pendant que ce dernier posait son panier sur le coin de l'évier et retournait s'asseoir par terre, près du bahut. Le geste ralenti et songeur, Hélène se leva et commença à débarrasser la table. Les assiettes, le fromage, le pain de seigle... Armand attrapa son bras quand elle se pencha pour prendre la bouteille d'eau-de-vie.
- Laisse, j'ai pas fini.

Le morbier rythmait les minutes. Une vague odeur de soupe flottait encore dans la cuisine mal aérée. Le fourneau était presque éteint. Hélène rajouta une bûche. Elle attendait qu'Armand dise quelque chose. Elle se sentait tellement partagée et confuse! Marier Barthélémy, c'était magnifique. Mais avait-on le droit de sacrifier Oliette? Car c'était bien d'un sacrifice qu'il s'agissait. Elle avait beau se dire qu'ainsi la famille de la jeune fille ne manquerait plus jamais de rien, elle se sentait complice d'un crime. Hélène se souvenait de sa jeunesse. Si cela lui était arrivé à elle...

- Hélène, à quoi tu penses? Tu restes là, plantée devant le fourneau, sans bouger. Dis quelque chose, bon sang!
- Tu veux que je dise quoi? Que c'est une bonne idée? Que ça va nous ôter tout le souci qu'on se fait pour Bartâmy et pour nos vieux jours? C'est ça que tu veux que je dise?
- Je sais à quoi tu penses. A moi aussi, d'un côté ça me fait peine pour la petite. Mais tu vois bien que ça arrange tout le monde, non?
Armand, qui avait commencé à parler sur un ton moins bourru qu'à l'accoutumée, s'échauffait à mesure qu'il alignait les arguments.
- Cinq filles, bon Dieu, la dernière encore dans les langes, ils ont perdu le bétail, leurs récoltes ont été mauvaises cette année, comme pour tous. Mais eux, ils ont pas un sou de côté et même des dettes, d'après ce qu'on raconte. Alors, elle peut bien faire un effort, Oliette!
- Oui, mais quand même...
- Rien du tout! Oliette sera très bien avec nous. Elle pourra avoir tout ce qu'elle veut, même une robe et des souliers neufs, si ça lui chante! Et toi, tu auras quelqu'un pour t'aider. Tu vas pas du bon côté, tu sais! Quand tu seras vraiment vieille, comment tu feras pour la lessive, le bois, l'eau et tout le reste, hein? On va marier Bartâmy à Oliette, c'est décidé.
Armand avala une grande gorgée d'alcool et reposa le verre sur la table si brutalement qu'Hélène referma la bouche sur les mots qu'elle allait prononcer. Pendant un moment, l'horloge reprit ses droits.
Elle revint s'asseoir en face de son mari, posa ses mains sur la table et contempla distraitement ses ongles abîmés. Elle reprit:
- Qu'est-ce qu'ils vont dire dans le village? Tu as pensé?
Armand releva la tête, les yeux fixés sur sa femme:
- Ils peuvent bien dire tout ce qu'ils veulent. J'ai pas de comptes à rendre à personne. Ils ont tous peur de moi. Il y en a bien trop qui me doivent des sous pour oser critiquer.
Vaincue, Hélène se tut. C'était vrai, cette petite serait un vrai rayon de soleil dans cette

maison triste. C'était vrai aussi qu'elle se faisait vieille, comme on venait de le lui rappeler cruellement. Son dos lui faisait mal quand elle portait l'eau du puits ou le bois de la remise. Elle n'avançait plus aussi vite quand elle maniait le grand râteau à foin. Alors, oui, l'aide d'une jeunesse comme Oliette serait vraiment bienvenue.

L'heure du coucher était passée et Hélène se leva.
- Viens, on va dormir. Demain matin les vaches n'attendront pas. Oh! Bartâmy!
Elle prit tout à coup conscience de la présence de son fils toujours assis contre le bahut et se tourna vers Armand:
- Bartâmy, on l'avait oublié... Il a tout entendu!
- Et alors? Il a pas dû comprendre grand-chose et il faudra bien qu'on lui dise une fois! Envoie-le au lit et demain, tu lui expliques.

Barthélémy
Justin il habite de l'autre côté de l'église et il a beaucoup de chèvres et il me dit toujours salut. Il vient des fois voir le père et ils boivent du vin. Cette fois je sais pas qu'est-ce qu'ils ont dit parce que la mère m'a envoyé chercher les œufs. Après ils avaient l'air tout drôle. Le père m'a regardé mais il m'a pas grondé parce que je traînais les pieds. Il dit toujours arrête de traîner les pieds et marche droit. Aussi la mère avait l'air tout drôle. Elle m'a dit va au lit maintenant.

J'arrive pas à dormir. J'ai mal à la tête. Le père il a parlé d'Oliette. Je sais qui c'est Oliette. C'est une gentille. Les autres filles elles rigolent quand je vais faire boire les vaches. Elles crient des vilaines choses. Elles sont méchantes.
Oliette elle dit rien. Elle est pas comme les autres. Elle rigole pas comme les autres. Moi j'essaie de lui dire salut mais je parle pas vite. Alors quand je réussis à parler elle a déjà passé et je crois qu'elle a pas entendu.

Pourquoi le père il a parlé d'Oliette? Qu'elle aurait une robe neuve? Il a parlé de moi aussi. Il a dit Barthélémy et Oliette. Je comprends pas et j'ai toujours mal à la tête et j'arrive pas encore à dormir.

CHAPITRE 2

L'aube se levait à peine. Dans l'étable basse, sa lumière permettait tout juste de distinguer les crèches des vaches, vides maintenant.
Henri se frottait les mains avec exultation. Le cheveu et la barbe hirsutes, la chemise mal boutonnée et sale, il riait d'un rire qui mettait Justin mal à l'aise. Sa frêle silhouette dansait presque autour de Justin, tant il était excité.
- C'est vrai, c'est bien vrai? Armand, il a dit oui? Tu es sûr?
- Calme-toi! Il a dit que tu devais passer chez lui dimanche après la messe. Tu verras bien, pas la peine de t'énerver comme ça.
- Je suis pas énervé, je suis content! Tu te rends compte? On est tirés d'affaire, moi et la Sidonie et toute la marmaille! Allez, viens, on va boire un coup à la cave pour fêter ça.
- Vas-y tout seul, j'ai du travail, moi. Et pas la moindre envie de marier ma nièce au crétin du village.

Henri n'entendit pas la dernière phrase que Justin avait marmonnée entre ses dents. Ils se quittèrent sur le seuil de l'étable et Henri se dirigea vers la cave, la démarche comme

montée sur des ressorts. Justin le regarda s'éloigner en pensant qu'il allait encore être ivre mort à dix heures du matin. Il passa par la cuisine pour avertir Sidonie d'envoyer les filles chez leur grand-mère. Henri avait le vin mauvais et cognait facilement. Sidonie était une forte femme, de taille à contenir les humeurs violentes de son mari, mais les petites prenaient parfois de terribles torgnoles de la part de leur père.

Sidonie posa une tasse de café devant Justin qui s'était assis à la table.
- Tu sais pourquoi il boit déjà ce matin? De quoi vous avez discuté?
Justin savait que l'idée de ce mariage avait germé dans le seul esprit d'Henri et que Sidonie n'était pas au courant.
- Rien, rien. Je sais pas ce qui lui prend, fais pas attention.
Debout devant lui, Sidonie le dominait de toute sa haute taille. Une fois de plus, Justin s'étonna de la robustesse de cette femme et pensa qu'elle aurait bien mérité d'être un homme. Au temps des foins, elle prenait place dans la lignée des faucheurs et tenait la cadence à journée faite, aussi bien que n'importe qui. Justin décida de lui dire la vérité. Finalement, il valait mieux que Sidonie apprenne la nouvelle par lui.
- Bon, ben, voilà, ton mari a décidé de marier Oliette. Et pas avec n'importe qui: avec le fils Favre, tu sais, Bartâmy.
Sidonie, interloquée, ne disait rien. Justin continua:
- J'ai parlé à Armand et Hélène hier soir. Ils ont l'air assez d'accord. Il faut qu'Henri passe chez eux dimanche après la messe.
Elle tira distraitement un tabouret pour s'asseoir elle aussi. Elle fixait Justin, l'air égaré.
- Oui, tu comprends, reprit celui-ci, comme ça, vous avez plus de souci à vous faire. Armand va sûrement se montrer généreux. Tu pourras acheter de la farine et des pommes de terre pour l'hiver, des souliers pour les filles et puis vous pourrez avoir à nouveau une ou deux vaches, et payer les intérêts et tout le reste.
Justin ne savait plus quoi dire. Enfin, lentement, Sidonie prit la parole.
- Il m'a rien dit, rien du tout. Comme d'habitude. Il dit toujours que je suis bête et que je comprends rien, que je fais mieux de m'occuper des affaires de la maison et que, de toute façon, c'est lui qui décide.
Elle se leva tout à coup et se planta en face de son beau-frère.
- Mais Oliette, elle va jamais être d'accord, on peut pas l'obliger quand même? Tu sais comme elle est. Elle va nous faire la vie impossible. Et puis, elle était tellement bonne à l'école. La régente disait qu'il fallait l'envoyer à l'Ecole normale. Henri, il a pas voulu. C'est vrai qu'on est pauvres, mais on aurait pu trouver moyen. Et maintenant, faudrait qu'elle marie ce crétin de Bartâmy? C'est pas juste, pas juste du tout. Tu lui as dit, à Henri, que c'était pas juste?

Justin était de plus en plus emprunté. Il aimait bien sa nièce. Elle l'intimidait un peu avec ses livres, lui qui parvenait tout juste à déchiffrer la Bible. Il la trouvait un rien distante mais elle avait bon cœur et s'occupait bien des petites. Elle ne méritait pas ça. Mais si c'était la seule solution pour que la famille de son frère passe l'hiver? Lui-même avait tout juste de quoi subsister cette année et il ne pouvait pas les aider.

Vrai, ce n'était pas juste, Sidonie avait raison. Mais du moment qu'Henri et Armand se mettaient d'accord... Et peut-être que ce ne serait pas si terrible après tout? Oliette serait bien entourée, elle aurait tout ce qu'elle voulait. Elle serait tellement plus jolie dans une autre jupe que celle qu'elle portait à semaine faite, criblée de ravaudages.

Il prit rapidement congé de Sidonie. Après tout, il devait penser à sa famille et il avait déjà

fait beaucoup pour son frère. Il en avait assez de courir de l'un à l'autre pour arranger les choses. Il fallait qu'il passe encore chez Charles pour prendre les clous qu'il avait commandés.

Oliette
J'ai passé une bonne partie de la journée à la vigne. J'aime bien y aller, surtout parce que j'échappe à l'agitation de la maison. Il y a des jours où mes sœurs sont insupportables. Jeanne, surtout. Elle a beau avoir seulement dix ans, elle se croit tout permis et trouve tous les moyens d'échapper à sa part de travail. Et la mère a un faible pour elle, c'est évident. Françoise et Séverine sont plus tranquilles. Il faut dire qu'elles s'entendent tellement bien, ces deux-là. Toujours à comploter dans les coins.

A la vigne, je peux réfléchir tranquillement. Je pense au livre que je suis en train de lire. C'est Célestin qui me l'a prêté. Ça explique comment planter le jardin en regardant les phases de la lune. Je ne comprends pas bien. Je vais lui demander de m'expliquer.

Maintenant, il faut que je remonte. Le sentier est vraiment raide et cette maudite jupe s'enroule toujours autour de mes chevilles. Ils ont bien de la chance, les garçons!

En arrivant au village, je me suis arrêtée à l'épicerie parce que maman m'avait demandé de ramener du sel et de la polenta. Je déteste y aller. Comme nous n'avons plus d'argent du tout, il faut toujours demander crédit à Mélanie et elle fait la tête à chaque fois. Mais aujourd'hui, miracle! Mélanie m'a fait un sourire et elle m'a même dit de bien saluer maman.

Sur la place, j'ai croisé Elie. Quand il me voit, il devient tout rouge et il commence à bégayer. Je pense qu'il doit avoir un petit béguin pour moi. Il est plutôt joli garçon et il sourit tout le temps. Il m'a dit bonjour mais c'est dommage, il ne s'est pas arrêté. Il m'a lancé un regard bizarre et il ne souriait pas.

Ensuite, j'ai décidé de prendre le sentier du haut pour passer chez Célestin. Je l'aime bien, mon vieux Célestin. Il sait tellement de choses sur les plantes, les maladies, les animaux... Les gens l'appellent quand ils ont quelqu'un de malade mais le reste du temps ils lui disent à peine bonjour. Ils pensent qu'il est un peu sorcier. Quels imbéciles!

Célestin m'a fait asseoir sur le banc de la galerie et on a bavardé un moment. Il m'a raconté une histoire extraordinaire. D'après lui, papa et Armand Favre auraient conclu un marché. Je devrais me marier avec Barthélémy au printemps prochain! J'ai beaucoup ri d'une telle idée mais Célestin m'a fait souci. Je me rends compte qu'il commence à se faire vieux et ça m'attriste. S'il commence à dérailler en plus... Célestin a insisté. Il avait vraiment l'air persuadé que son histoire était vraie. Je lui ai dit qu'il avait trop écouté les commères du village. C'est peut-être parce que je suis la seule à ne pas me moquer de lui qu'elles se sont mises dans la tête que j'allais me marier avec Barthélémy.

J'ai pris congé de Célestin et maintenant je me dépêche de remonter jusque chez nous. Maman a besoin de moi pour le souper. Je n'ai pas vraiment envie de rentrer. Va savoir si le père sera bien tourné après la nuit dernière. Qu'est-ce qu'il peut boire, ces temps!

Un dernier rayon de soleil entrait dans la cuisine et éclairait les mains de Sidonie qui pelait des pommes de terre. Oliette, assise à la table, donnait son souper à la Petite qu'elle tenait sur ses genoux.
- Je me suis arrêtée un moment chez Célestin. Il radote vraiment. Il dit qu'on raconte dans le village que je vais me marier avec Barthélémy! Tu as déjà entendu des âneries pareilles?
Sidonie se figea. Puis elle se retourna lentement, une pomme de terre à moitié épluchée dans une main et son couteau dans l'autre:
- Est-ce que ce serait une si mauvaise idée? Tu sais, les Favre sont très riches. Bartâmy est un bon parti.
- Enfin, maman! C'est un simple d'esprit, il est à peine capable d'écrire son nom. Et il sait pas faire grand-chose d'autre que d'amener les vaches à la fontaine. Tu me vois, mariée à quelqu'un comme lui?
Sidonie reprit:
- Tu sais, le mariage, c'est pas forcément l'amour et compagnie. Si on s'arrange bien, on peut avoir une bonne vie. Surtout si on manque de rien.
Oliette regarda sa mère d'un air soupçonneux:
- Maman, pourquoi tu dis ça? Qu'est-ce qu'il se passe exactement?
Sidonie se retourna vers l'évier et reprit l'épluchage des pommes de terre sans plus regarder sa fille.
- Ben, je crois que... C'est une idée à ton père, il... Enfin, il pense que ce serait bien pour nous si tu mariais Bartâmy.
Oliette se leva d'un bond en posant la Petite par terre:
- Papa? Il raconte n'importe quoi quand il est soûl comme hier soir!
- Non, c'est Justin qui...
- L'oncle Justin? Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans?
- Mais laisse-moi parler! Ton père a demandé à Justin d'aller voir Armand pour arranger un mariage avec toi et Bartâmy. Mais y a encore rien de fait, ils doivent discuter, ajouta-t-elle en toute hâte.

Oliette se planta à côté de sa mère.
- Bon, on va oublier tout ça, hein? On va juste dire que c'est encore une idée de papa et on n'en parle plus, d'accord? Je vais voir les poules.
Elle quitta la cuisine avant que sa mère puisse lui répondre. Arrivée au poulailler, elle répandit machinalement une poignée de grains sur le sol. Et si c'était vrai? Et si son père s'était réellement mis en tête de la marier à Barthélémy?

Quand elle revint, son père était là. Sa mère et ses sœurs étaient assises autour de la table, tête baissée sur leur assiette de pommes de terre et de fromage, silencieuses. Personne ne la regarda. Elle s'assit en face de son père, en silence elle aussi. La Petite commença à pleurnicher et la conversation s'anima un peu. Jeanne dit que la régente leur avait demandé d'écrire une rédaction sur ce qu'elles voudraient faire quand elles seraient grandes.
- Bon Dieu, c'est bien des idées de la ville, ça, jura Henri. Comme si les filles avaient autre chose à faire qu'à s'occuper de la maison et des gamins. Cette Lydie, je comprends pas qu'on la laisse enseigner des bêtises pareilles.
Oliette ne put résister:
- En tout cas, moi, c'est sûr que je ferai autre chose. Je ne vais pas rester ici à faire le ménage et à m'occuper d'enfants pendant toute ma vie.
Henri la regarda, la mine sombre:

- Toi, tu as juste à te taire et à faire ce qu'on te dit. C'est encore moi qui commande ici. D'ailleurs, j'ai déjà tout arrangé avec les Favre.
- Tout arrangé? Qu'est-ce que tu as arrangé?
Sidonie, assise à côté de sa fille, posa sa main sur son bras. Oliette se dégagea et reprit:
- J'ai entendu parler d'un mariage avec Barthélémy. Tu vas quand même pas me dire que c'est vrai, cette histoire?
Henri posa sa fourchette, croisa les bras sur la table devant son assiette.
- C'est pas une histoire et parle autrement à ton père si tu veux pas prendre une claque. Tu vas marier Bartâmy, c'est décidé. Comme ça, les Favre vont nous aider et nous pourrons passer l'hiver tranquilles.

L'orage éclata. Les répliques volaient maintenant par-dessus la table. Menton relevé, Oliette affrontait son père avec tout le courage dont elle était capable. Pas question d'épouser ce crétin, jamais! Henri tempêtait qu'elle avait juste à la fermer et à obéir. Sidonie et les filles restaient figées et muettes. Plus personne ne mangeait. La Petite, assise sur les genoux de sa mère, pleurait. Le père se redressa et, penché au-dessus de la table, gifla sa fille à toute volée. Renversant son tabouret, bousculant Françoise assise à côté d'elle, Oliette courut dans la chambre et referma la porte en la claquant aussi fort qu'elle l'osait.

Plus tard, yeux ouverts, allongée dans son lit, Oliette essayait de calmer sa colère. Elle entendait le souffle de Jeanne qui dormait à côté d'elle, la respiration laborieuse de la Petite qui avait attrapé un rhume et les ronflements saccadés de son père car toute la famille dormait dans cette pièce.

La nuit avançait. Fiévreuse, Oliette remâchait des pensées confuses. Comment allait-elle se sortir de là? Son père ne changerait pas d'avis, il ne fallait pas y compter. Sa mère était bien trop soumise pour être d'un grand secours. A qui demander de l'aide? Ou alors, s'enfuir? Se jeter au Rhône? Rentrer au couvent? Elle s'endormit enfin juste avant l'aube, au moment où les poules commençaient à s'agiter dans leur enclos.

CHAPITRE 3

La place du village était tranquille en cette matinée d'automne venteuse et froide. Personne aux balcons des quelques maisons qui l'entouraient. La dernière pluie avait rendu le sol boueux et glissant. Une fontaine en pierre se dressait presque au centre. La terre piétinée tout autour racontait les lavandières et aussi les vaches qui venaient y boire.

Deux femmes discutaient près de la fontaine. L'une, fichu noir attaché derrière son chignon, s'était assise sur la margelle. Elle était toute petite et frêle, enrobée d'un tablier noir trop grand pour elle. A son menton pointu, relevé très haut, on voyait bien qu'elle ne s'en laissait pas conter, la Marie-Sophie. Sa maison donnait sur la place. Elle était toujours au courant de tout et ne manquait jamais de commenter les faits et gestes des habitants du village. Elle remarqua:
- Quand même, Catherine, tu diras ce que tu voudras, mais c'est pas bien catholique, cette affaire. Ça m'étonne de la part d'Hélène. Elle devrait dire quelque chose, tu crois pas?
Catherine, qui attendait que son seau se remplisse au goulet de la fontaine, répondit:
- Et qu'est-ce que tu veux qu'elle dise? Armand est pas commode et c'est lui qui

commande. Et puis, Hélène est sûrement contente que Bartâmy ait trouvé à se marier. Va savoir.
Avec peine, elle déposa son seau sur le sol. Elle non plus n'était pas bien grosse et le seau de bois pesait son poids. Elle n'avait pas de puits et venait chaque jour chercher l'eau au bassin. Elle se redressa en lissant les plis de sa longue jupe noire et continua:
- Ce que je me demande, c'est ce qu'elle va faire, Oliette. Tu sais comme elle est. Tellement fière qu'elle nous regarde tous comme si on était des moins que rien. Je crois que tous ces livres lui tournent la tête. La faute à la Lydie, ça. Et au Célestin.
Marie-Sophie hocha la tête:
- Sidonie devrait pas la laisser faire tout comme elle veut. Remarque, c'est quand même dommage, parce que le fils à André, tu sais, Elie, il me semble qu'il tourne un peu autour d'Oliette et ce serait un bon parti pour elle.
- Plus la peine d'y penser. Si Henri et Armand se sont mis d'accord, elle aura plus qu'à baster, Oliette. Elie, faudra qu'il trouve quelqu'un d'autre.

Elles se turent. Justin venait de déboucher sur la place. Il s'arrêta un instant pour échanger quelques paroles avec elles. Le temps trop froid pour octobre, le vieux Marcellin bien malade paraît-il, l'effondrement du grenier des Loye... Dès qu'il eût disparu dans une venelle à grandes enjambées pressées, Marie-Sophie reprit:
- J'ai pas osé parler d'Oliette et toi non plus. J'aurais bien voulu savoir ce qu'il pense.
- Il est bien brave, Justin, je suis sûr que ça lui plaît pas trop. Allez, faut que j'aille préparer le dîner, il va pas se faire tout seul.
Catherine empoigna son seau et partit à pas ralentis par le chemin de l'église, en direction de sa maison. Marie-Sophie resta encore un peu près de la fontaine, les bras croisés sur sa poitrine. Elle allait rentrer chez elle quand elle entendit des cloches. Elle attendit de voir si c'était bien Barthélémy qui venait faire boire les bêtes. Quand elle le vit arriver avec son bâton, suivi des vaches d'Armand, elle se cala encore mieux sur la margelle, curieuse.

Les vaches se pressèrent autour du bassin et Barthélémy s'assit sur le rocher auquel était fixé le tuyau. Marie-Sophie se leva pour laisser place aux vaches.
- Il me semble que la Venise est bientôt prête à vêler, non?
- Ouiii, bientôt prête.
- Alors, comme ça, tu vas te marier, Bartâmy, c'est vrai ce qu'on raconte?
- Oui, je sais pas, non.
Marie-Sophie aurait bien continué à cuisiner ce pauvre Barthélémy mais elle vit tout à coup Elie qui approchait. Elle se hâta de rentrer dans sa maison et se posta derrière le rideau de la cuisine pour assister à la suite des événements.

Barthélémy
J'ai pas fait exprès de casser les œufs ce matin. Y avait un gros caillou par terre et je suis tombé. La mère a rien dit. Le père a pas vu parce qu'il était déjà parti. Le père il est toujours énervé. Il crie tout le temps feignasse de Bartâmy fait rien de bon aurait mieux fait de pas naître. Je comprends pas tout mais je vois bien qu'il est pas content. Il croit que je fais exprès mais c'est pas vrai. J'arrive pas à faire comme il faut même quand je m'applique. Et après j'ai mal à la tête et je vais me cacher dans la remise. Il fait tout nuit dans la remise et j'aime bien parce que personne vient m'embêter. Je m'assieds dans un coin et des fois je m'endors. Mais la mère elle sait que je suis là et elle m'appelle quand c'est l'heure de manger.

Je voulais aller dans la remise mais j'ai pas pu. Faut faire boire les vaches. J'aime pas

bien mener les vaches à la place. Y a toujours de ceux qui m'embêtent.

Ah! Elie arrive et je peux pas partir, les vaches ont pas fini. Il crie Elie que je vais me marier. Il dit si je saurais quoi faire avec Oliette. Après il dit que je mérite pas Oliette. Il dit une belle saloperie. Et après il m'a presque poussé dans le bassin.
Je veux partir mais les vaches ont pas fini. Et maintenant y a encore Félicien. Je suis perdu. Ils vont me taper c'est sûr.

CHAPITRE 4

Lydie soupira en passant le seuil. La salle de classe était glaciale. C'était encore trop tôt dans la saison pour que les élèves apportent des bûches. Elle allait se geler les doigts et le reste jusqu'au soir. Elle enfila une grande jaquette grise sur sa blouse boutonnée jusqu'au col et saisit le balai posé dans un coin. Elle balaya la pièce, contournant les pupitres sans trop s'inquiéter de passer sous chaque banc. Personne ne verrait la différence. Elle soupira encore en entendant dans l'escalier le claquement des chaussures cloutées de ses élèves qui montaient déjà.

Lydie venait de la ville. Son père, veuf et aisé, aux idées trop avancées pour l'époque, avait envoyé sa fille unique étudier dans un pensionnat français. Peu de temps après le retour de Lydie, il mourut, la laissant dans une situation financière délicate. L'enseignement était pratiquement la seule voie professionnelle ouverte aux femmes. Elle s'y résolut. Quand elle était arrivée au village, cinq ans plus tôt, elle pensait que ce serait pour une année tout au plus. Elle était toujours là, piégée, faute d'avoir trouvé du travail en ville où elle rêvait de retourner. Au début, motivée, elle voulut apprendre à ses élèves autre chose que la lecture, le calcul et le catéchisme. Leur ouvrir une porte sur le reste du monde. Elle déchanta. Les petites ne montraient aucun intérêt pour ses cours. Pire, certains parents allèrent se plaindre à l'inspecteur. On lui demanda sèchement de s'en tenir au programme établi. Depuis, elle se contentait d'apprendre lettres et chiffres, point. De toute manière, ses élèves finiraient par épouser un paysan aussi frustre qu'elles. A quoi bon leur faire entrevoir d'autres perspectives?

Elle dormait dans une minuscule chambre contigüe à la salle de classe. Elle y passait le plus clair de son temps libre à lire ou à préparer ses leçons. Elle fréquentait peu les villageois. Heureusement, il y avait Etienne. Alors qu'elle était en charge de la classe des filles, son collègue était titulaire de la classe des garçons et ils s'entendaient bien.

Il y avait aussi Oliette. Cette fillette sérieuse et appliquée la touchait. Lydie voyait en elle une dimension autre, une soif de connaissance que trahissaient les grands yeux bleus levés vers elle. Oliette faisait tout à la perfection. Ses lettres étaient impeccables, ses dictées sans faute. Depuis qu'elle avait terminé sa scolarité obligatoire, elle venait de temps en temps voir Lydie qui lui prêtait des livres qu'elle s'était procurée en France, pendant ses études. Oliette venait de lui rendre La Nouvelle Héloïse et elles en avaient longuement discuté.

L'institutrice pensait qu'Oliette devrait aller à l'Ecole Normale. Elle s'était rendue un jour chez Henri et Sidonie. Son plaidoyer ne rencontra aucun écho. Henri la regarda de haut en bas:
- Chez nous, les filles, elles se marient vite et elles s'occupent des enfants et du mari, pas

comme d'autres.

Mais le pire, c'était le curé. Il venait chaque semaine pour le cours de catéchisme. Il la regardait en penchant la tête sur le côté, avec un sourire papelard qui la mettait mal à l'aise. Plus jeune qu'elle, il parvenait malgré tout à faire passer le message qu'il était le plus fort et qu'elle ne comptait pas. Il arrivait dans la classe et disait:
- Alors, Mademoiselle Lydie, comment vont ces chères petites, ce matin?
Elle se mordait la langue avec une forte envie de l'envoyer promener, lui et les chères petites qui pouffaient derrière leurs pupitres. Il continuait:
- J'espère que vous avez bien avancé dans la préparation de Noël (ou de Pâques, ou de la Première communion ou de la Fête-Dieu, il y avait toujours quelque chose). Vous savez, je compte sur vous. Il faut absolument que ces petites deviennent de bonnes catholiques. Vous avez une lourde responsabilité.
Lydie souriait en montrant les dents, sans rien dire.

Elle se souvenait de leur premier différent. Le curé l'avait prise à part et lui avait dit:
- Je crois savoir que vous prêtez des livres à la petite Oliette, des livres qui n'ont rien à voir avec le programme scolaire. C'est vrai?
Sur ses gardes, Lydie répondit:
- Oliette est très avancée pour son âge et s'ennuie un peu en classe. J'essaie de la stimuler, de lui ouvrir l'esprit.
- En a-t-elle vraiment besoin? Je pense que c'est mauvais pour elle, que cela l'éloigne de son devoir de future épouse et mère de famille. En plus, c'est une fille. Inutile de lui bourrer le crâne avec des frivolités ou, pire, avec des livres indécents.
Lydie sentait monter son indignation. Elle serrait les poings dans les poches de son tablier.
- Monsieur le curé, je pense que ces lectures sont tout à fait appropriées pour une jeune fille de l'âge d'Oliette. Je l'encourage à lire. Le plus possible. Je ne me mêle pas de vos affaires d'église et je vous prierais de me laisser faire mon travail de la manière que je juge adéquate.
Le curé, autorité suprême de cette communauté paysanne, ne lui pardonna pas son insubordination. Il la traitait depuis avec une froideur qui convenait à l'enseignante.

Pour ses repas, Lydie s'était arrangée avec Yvonne, la femme de Justin. Elle allait chaque jour chez eux. Elle aimait bien l'ambiance paisible qui flottait autour de la table de la cuisine. Ce jour-là, toutefois, la soupe eut du mal à passer: Yvonne lui annonça qu'Oliette et Barthélémy allaient se marier. De retour dans sa chambre, Lydie en pleura de frustration et de colère. Elle envisagea de rendre visite à la famille Délèze, se ravisa. Henri allait de nouveau la rabrouer. Démarche inutile.

Etienne? Oui, bonne idée. Il vivait encore chez ses parents, près de l'école. Elle monta l'escalier extérieur qui menait chez eux et frappa à la porte. Etienne l'invita à s'asseoir sur la galerie. Avec sa haute taille et son visage encadré par une barbe fournie et bien taillée, il avait du charme. Il lui souriait, l'air content de la voir. Agitée, Lydie lui dit:
- Tu sais la nouvelle? Pour Oliette et Barthélémy?
- On ne parle que de ça dans le village.
- Et alors, ça ne te fait rien de penser que cette pauvre petite va devoir se marier avec l'idiot du village?
- Bien sûr que ça me fait quelque chose. Mais tu devrais savoir maintenant qu'ici, ça se passe comme ça. C'est les parents qui décident, on ne peut rien faire.
- Mais tu n'es pas choqué? Tu ne trouves pas que c'est indécent, une chose pareille?

- Lydie, Lydie, tu ne vas pas pleurer quand même?
Etienne la regardait essuyer ses yeux et se moucher.
- Tu sais ce que tu peux faire de mieux? C'est continuer à lui prêter des livres et à parler avec elle. Tu es sûrement la seule à qui elle pourra se confier. Tu devrais aller la voir.

Lydie quitta Etienne, un peu rassérénée. C'était bon de parler avec lui. Elle savait bien qu'elle lui plaisait mais elle gardait ses distances de peur de perdre son indépendance. Elle ne se marierait jamais.

Dès la fin de la classe de l'après-midi, elle mit son châle et suivit le sentier qui menait au sommet du village. Elle vit la grande Sidonie qui coupait du bois devant sa remise. Cette femme lui faisait un peu peur. Elle maniait la hache, presque désinvolte, avec des gestes précis et efficaces. Oliette se tenait sur le seuil de la maison, un tricot dans les mains. Quand elle aperçut Lydie, elle posa laine et aiguilles sur le rebord de la fenêtre, saisit son châle et vint à sa rencontre.
- Mademoiselle Lydie, je suis bien contente de vous voir!
- Tu as le temps d'aller jusqu'aux Crêtes avec moi?

Sans parler, elles marchèrent vers un ressaut qui surplombait la plaine et s'assirent sur une grande pierre plate réchauffée par le soleil de l'après-midi.
Lydie observait le profil d'Oliette. Son nez légèrement retroussé lui donnait un air mutin, démenti maintenant par la bouche crispée et les sourcils froncés. De longues tresses encadraient son visage, descendant sur le devant de son caraco de drap noir que soulevait à peine sa poitrine. Elle se tenait très droite, les mains posées au creux de sa jupe, sans regarder Lydie. Celle-ci soupira:
- Oliette, j'ai appris pour ce mariage... Qu'est-ce que tu vas faire?
Haussant les épaules, la jeune fille répondit, le regard toujours fixé sur la plaine en contrebas:
- Je ne sais pas encore. J'ai réfléchi toute la nuit et je ne trouve rien. Je sais bien que papa ne changera jamais d'avis. On s'est disputés hier soir, il m'a giflée.
- Et ta mère, qu'est-ce qu'elle en pense?
- Oh maman! Elle a l'air comme ça, mais elle fait exactement ce que veut papa. C'est seulement quand il a bu et qu'il veut nous battre qu'elle ose le contrarier. Le reste du temps, elle dit oui amen à tout.
- Tu en as parlé à quelqu'un d'autre? Tes sœurs?
- Elles ont peur de papa, elles aussi. Et vous savez quoi? Françoise m'a dit ce matin que je devais accepter, que sinon la famille aurait faim cet hiver. Et que je devais penser à la Petite. Elle est toute maigre parce qu'on n'a pas assez de lait à lui donner.
Elle se tourna soudain vers Lydie.
- Si je ne trouve rien d'autre, je peux toujours me jeter au Rhône.
- Oliette! Ne dis pas de telles sottises, je t'en prie. Tu as seulement dix-huit ans. Et tu ne sais pas ce que la vie te réserve.
- Oh si! je sais. Un mariage avec un idiot. Et si je n'ai vraiment pas de chance, des enfants à élever. Toute ma vie comme ça. C'est vraiment injuste. Personne ne pense à moi, à la vie qui m'attend si je marie Barthélémy.
Lydie passa son bras autour des épaules d'Oliette et l'attira vers elle.
- Si, petite, moi je pense à toi. Très fort.
Les larmes d'Oliette coulaient maintenant. Sans hoquets, juste de l'eau qui tombait sur sa blouse. Elle enfouit son visage dans le creux de l'épaule de Lydie qui attendit patiemment, sans rien dire. Quand la jeune fille se redressa, en séchant ses larmes avec un mouchoir

tiré de sa manche, Lydie reprit doucement:
- Oliette, on se connaît bien maintenant, toi et moi. Tu peux avoir confiance. Alors, si tu penses que je peux faire quelque chose pour toi, il faut me le dire.
Oliette hésita un peu puis se lança:
- J'ai pensé que je pourrais partir, m'enfuir d'ici, mais je ne sais pas où aller. Et puis je n'ai pas d'argent, je ne connais personne.

Lydie ne répondit pas tout de suite. Elle réfléchissait. Avait-elle le droit d'encourager, voire d'aider Oliette à partir? Lourde responsabilité. Et si on venait à l'apprendre, elle perdrait sa place, sans aucun doute. Mais le sort qui attendait Oliette était tellement révoltant qu'elle ne pouvait tout simplement pas la laisser tomber. Elle se décida:
- Ecoute, je connais quelqu'un, une dame de la ville. Je sais qu'elle engage toujours des jeunes filles pour l'aider au ménage et à la cuisine. Je peux lui en parler si tu veux.
- Vous feriez ça pour moi?
Le petit visage anxieux levé vers elle la bouleversa.
- Oui, je ferai ça. Je vais même lui écrire tout de suite.
Oliette lança ses bras autour du cou de Lydie en serrant très fort. Peu habituée à de telles marques d'affection, l'institutrice sourit malgré elle en lui rendant son étreinte.

CHAPITRE 5

Ce soir-là, chez les Délèze, le souper se déroula dans le calme. Oliette montrait un visage fermé et lisse. Sidonie lui lançait des coups d'oeil à la dérobée de temps en temps. Henri, les coudes largement étalés sur la table, engloutissait la soupe à grand bruit sans regarder personne. Jeanne pérorait, racontait sa journée à l'école, meublant la conversation comme à l'habitude. Françoise donnait la becquée à la Petite assise sur ses genoux. Séverine n'était pas là, elle passait la nuit chez sa grand-mère. Quand la vaisselle fut rangée, le père donna le signal d'aller se coucher et tout le monde obtempéra sans mot dire.

Au matin suivant, Oliette et Françoise s'en furent au jardin potager pour arracher les derniers poireaux et les encaver pour l'hiver. Françoise en profita pour reprendre la conversation de la veille.
- Alors, tu as réfléchi cette fois? Tu vas dire oui, hein?
- Fiche-moi la paix, veux-tu?
- Non! J'ai peur que tu fasses des bêtises pour pas marier Bartâmy.
Devant le mutisme d'Oliette, elle insista encore.
- Allez, dis que tu vas te marier! On a besoin que tu dises oui, tu sais assez.
- On voit bien que c'est pas toi, hein? Qu'est-ce que tu dirais si c'était toi qui devais marier Barthélémy?
- Oh moi, je suis trop jeune. J'ai seulement seize ans, j'ai bien le temps.
- Ça s'est déjà vu, des filles qui se marient à seize ans. Tu pourrais prendre ma place. Je crois que je vais en parler à papa.
Françoise était devenue toute pâle, sous sa frange blonde. Elle se redressa et fixa sa sœur, l'air horrifié.
- Tu ne ferais pas ça quand même?
- Et pourquoi pas? Tu as tellement l'air de penser qu'il faut absolument que Barthélémy entre dans notre famille. Vas-y toi! En plus, papa sera peut-être très content. La seule qui ose le contrarier, c'est moi. Avec toi, il sera beaucoup plus tranquille.

Françoise lâcha sa bêche et, relevant sa jupe à deux mains, s'enfuit en direction de la cuisine. Oliette continua à aligner les poireaux dans la caisse à ses pieds. Elle n'était pas mécontente d'avoir cloué le bec de Françoise. C'était facile quand il s'agissait des autres, facile de faire la morale. Mais peut-être que maintenant sa sœur allait la laisser tranquille. Elle ne dirait rien à son père, bien sûr. Françoise était encore une gamine, ce serait trop dur pour elle. Et puis elle, elle avait Lydie.

Elle sourit en pensant à l'institutrice. Depuis le premier jour où Lydie était arrivée dans la classe des filles, elle s'était prise d'amour pour cette belle jeune femme, bien habillée, qui parlait avec un accent distingué et qui ne tapait pas sur les doigts des élèves avec sa règle. Elle pensa à ces livres que la maîtresse lui prêtait et à leurs longues discussions, dans la petite chambre une fois qu'Oliette eût quitté l'école. Elle avait de la chance que Lydie veuille bien l'aider.

Dans les livres qu'elle lisait, il y avait souvent des personnages de domestiques qui travaillaient dans des familles aisées. Y penser la mettait un peu mal à l'aise: leur vie telle qu'elle était décrite était souvent difficile. Elle chassa ces images. N'importe quoi valait mieux qu'épouser Barthélémy.

Barthélémy
La mère elle a dit tu veux te marier Bartâmy? Ça m'a fait tout de suite mal à la tête. Je sais pas tellement bien ce que ça veut dire marier. Une fois j'ai vu passer Marguerite,toute belle habillée. Elle donnait la main à Fernand et la mère a dit ils vont à l'église se marier. Et maintenant ils habitent dans la maison à côté. Et il y a aussi des bébés qui sont arrivés et la mère dit que c'est à eux.

La mère elle a dit se marier ça veut dire qu'il y a une fille qui donne la main et après on habite avec elle. Et encore après il y a des bébés qui viennent habiter aussi. Moi je veux pas habiter avec une fille et pas avec des bébés. Je veux rester avec la mère. Et avec le père même s'il me crie toujours après.

La mère elle a dit que j'ai trente-deux ans c'est l'heure de te marier mais tu resteras quand même ici avec moi pour toujours. Mais moi je veux pas. Les filles sont méchantes sauf Oliette. J'ai dit je veux rester rien qu'avec la mère tout le temps. Elle dit que la fille mariée c'était Oliette! J'ai plus eu mal à la tête d'un coup. J'ai demandé si ça veut dire qu'Oliette vient habiter tout le temps avec nous. Alors j'aimerais bien comme ça j'aurai le temps de parler et elle comprendra ce que je dis parce qu'elle restera là tout le temps sans partir. J'étais content. J'ai demandé si je peux lui toucher les cheveux qui brillent tout doux.

Après je me rappelle plus. Je crois que j'ai dormi parce que j'étais trop fatigué de penser à Oliette et au mariage. J'ai couru dehors pour si jamais je la voyais dans le village. Tant pis, quand elle habite ici je pourrai la voir tout le temps.

Quand elle viendra j'ai demandé. Ça m'a fait triste parce que la mère elle a dit seulement après l'hiver. Et je sais que l'hiver c'est long. Il y a toute la neige qui tombe et après il faut attendre qu'elle fonde.

CHAPITRE 6

Lydie écrivait à la lueur de sa lampe à pétrole. La lettre terminée, elle reposa sa plume et la relut. Cela devrait faire l'affaire. Une hésitation la prit au moment de fermer l'enveloppe. Avait-elle raison d'agir ainsi? Elle haussa les épaules en se disant que, de toute manière, cette lettre ne l'engageait à rien. Il serait toujours temps d'aviser quand la réponse arriverait.

Quelqu'un frappa à la porte. Il était tard et elle n'attendait personne. Elle se leva et vint entrouvrir le battant. Mal éclairé par la lampe, Célestin se tenait devant le seuil, son chapeau à la main.
- Mademoiselle Lydie, je voudrais bien vous parler.
- Venez, on va s'asseoir dans la salle de classe.
Elle ne pouvait décemment pas faire entrer le vieil homme dans sa chambrette. Elle prit sa lampe et le conduisit dans sa classe. Ils s'assirent chacun sur un petit banc d'élève. Célestin commença:
- Je suppose que vous savez ce qui arrive à la petite Oliette. Je sais que vous l'aimez bien. Je voulais savoir ce que vous pensez de tout ça.
- Je pense que c'est une honte. J'ai parlé avec Oliette cet après-midi. Elle est vraiment malheureuse.
- Mademoiselle Lydie, est-ce que vous croyez que vous pourriez faire quelque chose, vous? Je sais pas. Parler avec les parents?
- Célestin, vous connaissez Henri, vous pouvez imaginer comment il me recevrait. Mais, vous, vous êtes respecté dans le village, peut-être qu'il vous écouterait, vous?
Le vieux secoua la tête.
- Quand ils ont besoin de moi, ils savent bien où me trouver. Le reste du temps, ils se déroutent pour pas me croiser. Et le curé, vous croyez pas qu'il pourrait empêcher ce mariage?
Lydie sourit. La réputation de mécréant de Célestin était bien établie. S'il voulait faire appel au curé, c'était vraiment que le sort d'Oliette lui tenait à cœur. Elle répondit:
- Alors là, il ne faut même pas y penser. Il sort tout juste du séminaire et il pense qu'il détient la vérité vraie. Et la vérité vraie, c'est "croissez et multipliez" et tant pis pour les dégâts qui peuvent en découler.
- Bon, mais il doit bien y avoir quelque chose à faire?
Elle hésita. Devait-elle le mettre dans le secret? Il saurait se taire. Mais non, personne ne devait savoir. Elle reprit:
- J'ai bien peur que non. Mais le mariage est pour le printemps. D'ici là, il peut se passer bien des choses.
Elle prononça ces derniers mots lentement en regardant droit dans les yeux de Célestin. A peine visible derrière l'épaisse barbe qui recouvrait tout le bas de son visage, la bouche du vieux dessina un petit sourire finaud.
- Je comprends, Mademoiselle Lydie. Merci pour la conversation. Bonne nuit à vous!
La régente le regarda s'éloigner à pas chaloupés, appuyé sur sa canne, la silhouette un peu tordue par trop d'années à travailler la terre. Elle revint dans sa chambre et se prépara à se coucher.

CHAPITRE 7

Il faisait à peine jour. La grande roue à aubes grinçait dans le lit du torrent. Elle tournait

avec des ratés bizarres. Armand l'observait en cherchant à savoir ce qui n'allait pas. Il leva les yeux quand son apprenti arriva.
- Elie, viens voir. La roue marche pas droit. On va l'arrêter et tu descends dans le torrent pour vérifier l'axe.
Armand passa sur les planches qui servaient de pont et pénétra dans le moulin. Pendant ce temps, Elie s'assit au bord du torrent, retira ses gros souliers à clous, retroussa son pantalon et descendit le talus jusqu'à tremper ses pieds dans l'eau glacée. La roue s'arrêta et le jeune homme se mit en devoir de contrôler son mécanisme d'entraînement.

Armand ressortit et, campé au bord de l'eau, surveilla les mouvements assurés d'Elie qui s'affairait en contrebas. Il pensait qu'il avait bien fait de l'engager. Le garçon travaillait bien. Si seulement il avait eu un fils comme lui!
Elie remontait déjà.
- C'était juste un bout de bois en travers de l'axe. C'est bon, maintenant.
Armand et lui entrèrent dans le moulin et se mirent au travail. Il y avait une grosse commande de planches pour construire un grenier au village d'en haut. Vers la fin de la matinée, Armand réalisa qu'Elie n'avait pratiquement pas ouvert la bouche depuis qu'il était arrivé. Il s'arrêta de raboter sa planche:
- Hé, qu'est-ce que tu as toi, aujourd'hui? T'es mal tourné? Tu causes plus que ça d'habitude.
Elie lui lança un regard hostile.
- Pas d'humeur, c'est tout.
Armand posa son rabot.
- Allez, qu'est-ce qui te chicane? Tu peux bien me dire.
L'apprenti regarda Armand, un air de défi dans les yeux.
- Vous voulez vraiment savoir? Eh bien, je vais dire, moi, ce qui me chicane. C'est cette histoire de mariage de Bartâmy et d'Oliette, voilà ce qui me chicane.
- Mais qu'est-ce que ça peut bien te faire à toi? De quoi tu te mêles? T'aurais quand même pas le béguin pour Oliette?
Devant le mutisme d'Elie, il continua:
- Bah, ça te passera. Des jolies filles, y en a plein la vallée. Et c'est pas toi qui auras de la peine à en trouver une autre.
- J'en veux pas une autre. C'est pas juste ce que vous faites, vous savez que c'est pas juste.
- Bon, gamin, ça suffit maintenant. Tu restes poli et tu t'occupes de tes affaires. Va sortir les planches qui sont prêtes. On va charger le chariot. Après-midi, tu vas chercher le mulet et tu montes livrer les planches, tu as entendu?
Sans mot dire, Elie se dirigea vers les planches entassées près de la porte.

CHAPITRE 8

L'église était glacée en cette veille de la Toussaint. Oliette frissonna en se trémoussant sur le banc, dans l'allée de gauche, le côté où les femmes s'asseyaient pendant la messe. Elle attendait son tour pour se confesser. La Marie-Sophie s'éternisait dans le confessionnal. Il faut dire que, si commérer à journée faite était un péché, alors pas étonnant que ça prenne du temps! La petite vieille finit par sortir et se poser près d'Oliette pour exécuter la pénitence administrée par le curé.

Oliette quitta son banc, marcha vers le confessionnal et se pencha pour pénétrer à son

tour dans l'étroit réduit où elle s'agenouilla. Elle entendit le glissement de la grille de bois, la voix du prêtre qui se signait. Elle commença: "Pardonnez-moi, mon Père, parce que j'ai péché..." Les paroles rituelles étaient si bien ancrées en elle qu'Oliette pouvait les réciter sans y prêter attention. Elle chuchota ensuite une petite liste de péchés anodins, comme d'habitude. Elle s'était disputée avec ses sœurs, elle avait répondu à sa mère, elle avait menti... Elle prit une grande respiration et poursuivit:
- J'ai dit du mal de Barthélémy.
Elle avait bien réfléchi à la manière de s'y prendre. Elle voulait savoir si elle pourrait éventuellement compter sur le curé comme allié. Elle venait de lui tendre la perche et attendait maintenant, sans plus parler. Le curé murmura:
- Qu'est-ce que tu as dit sur Barthélémy?
- J'ai dit que c'était un crétin, un imbécile. Et que je ne me marierai jamais avec lui.
- Oliette, le Bon Dieu nous dit d'obéir à nos parents. Tu le sais, n'est-ce pas?
- Oui, mais le Bon Dieu ne veut sûrement pas que je me marie avec l'idiot du village?
- Pas d'insolence, s'il te plaît! Tu n'as pas à essayer de savoir ce que Dieu veut ou non. Tu as l'obligation de te soumettre à Sa volonté et à celle de tes parents.
- Mais...
- Tu diras trois Notre-Père et trois Ave comme pénitence. Maintenant, récite l'acte de contrition.

Oliette ressortit de l'église, mortifiée. Elle prit la direction de sa maison, suivant le chemin qui montait entre les habitations, les granges, les étables. En passant devant chez Justin et Yvonne, elle vit Hélène qui sortait de chez eux. Elle voulut presser le pas, mais Hélène l'appela.
- Oliette, attends!
Elle s'arrêta à contre-coeur. Hélène s'approcha et posa sa main sur l'avant-bras de la jeune fille.
- Je suis contente de te voir. Comment tu vas?
Oliette sentait des larmes lui piquer les yeux. Elle aimait bien Hélène, douce, souriante, sans rien de la curiosité qui faisait bavarder les autres à tort et à travers. Elle dit, sans lever le regard:
- Ça va.
Elle aurait voulu continuer sa route, mais la main d'Hélène était toujours posée sur son bras. Cette dernière reprit:
- Je suis pas sûre que tu ailles si bien que ça. L'idée de te marier avec Bartâmy doit pas tellement te plaire, hein?
- Nooonnn...
- Je comprends. Mais quand les hommes décident, tu sais bien que nous autres, on peut pas dire grand-chose. Armand et ton père s'occupent pas de savoir si on est d'accord ou pas.
Oliette se taisait, les yeux toujours fixés sur les cailloux du chemin. Hélène parla encore.
- Oliette, en tout cas tu peux être sûre que tu seras bien chez nous. On va bien s'entendre, toi et moi. Il y a pas trop à faire, tu verras. Armand crie un peu, c'est vrai, mais il est pas méchant. Et Bartâmy, hé bien, Bartâmy... Il est gentil. Il t'aime bien et il est tout content que tu viennes habiter chez nous.

En larmes maintenant, Oliette se dégagea brusquement et s'éloigna en courant. Hélène resta un moment à regarder la mince silhouette qui s'enfuyait puis se détourna pour reprendre le chemin de sa maison.

Essoufflée tant par les larmes que par la montée, Oliette échoua dans la cuisine familiale où elle trouva Sidonie qui ravaudait un tablier, assise près de la fenêtre. Elle nota, une fois de plus et malgré elle, la dissonance saisissante de la fine aiguille dans les gros doigts de sa mère. Elle tira un tabouret et s'assit en face d'elle sans rien dire.

Avec Oliette, Sidonie semblait perdre sa voix. Leurs échanges se limitaient aux travaux du foyer ou des champs. Quand Oliette avait saigné pour la première fois, sa mère, rouge d'embarras, lui avait tendu des serviettes en bredouillant que c'était normal, que cela lui arriverait chaque mois. Oliette n'avait pas posé de questions. Elle avait essayé de se renseigner à mots couverts auprès de ses amies. En rassemblant les bribes d'information que chacune apportait, elle parvint à se faire une idée de ce que signifiait avoir ses règles. Il fallut bien s'en contenter.

Maintenant que la perspective de ce mariage semblait de plus en plus concrète, Oliette fit une tentative désespérée.
- Maman, il faut que tu m'aides, je veux pas marier Barthélémy, jamais! Je me jette au Rhône avant!
D'une voix raisonnable, sa mère lui déclara:
- Dis pas des horreurs pareilles, tu es pas la première qui devra se marier avec quelqu'un qu'elle aime pas tellement. Ça changera pas grand-chose pour toi. Tu continueras à habiter au village, tu viendras nous voir quand tu voudras. Et puis, Hélène est bien brave, tu sais, elle te prendra comme sa fille. Je suis sûre que vous vous entendrez très bien toutes les deux.
Oliette rétorqua:
- On voit bien que c'est pas toi qui vas dormir avec lui! Tu veux vraiment que je sois malheureuse pour toute ma vie?
Sa mère posa son ouvrage, se leva et, passant derrière sa fille, lui entoura sa tête de ses bras. Oliette éclata en pleurs bruyants. Ses gémissements trahissaient une douleur si profonde que Sidonie se mit à pleurer, elle aussi. Longtemps elles restèrent ainsi, reniflant avec de gros soupirs. Sidonie finit par se redresser et se moucher.
- Allons, je vais être en retard pour le dîner. Tu sais comme ton père se contrarie si c'est pas prêt quand il arrive. Va te laver la figure, il faut pas qu'il voie que tu as pleuré. Tu vas encore te faire gronder.
Oliette sortit et se dirigea vers la fontaine qui coulait près de la porte de la maison. Elle inclina son visage sous le flot qui s'écoulait du tuyau en fer. Elle se sentait plus tranquille, mais toujours aussi triste.

CHAPITRE 9

Cette année-là, l'hiver arriva à mi-novembre et le village se replia sous la neige. Quand on se tenait sur les hauts, on ne voyait qu'un peu de gris et de brun sur les toits, autour des cheminées, là où la chaleur des foyers avait fait fondre la neige.

Pour rythmer le temps, les heures au clocher de l'église, le bruit des pelles qui raclaient la neige, les cris des enfants à la sortie de l'école. Plus de commérages sur le pas des portes, plus de bruissement d'eau au goulot de la fontaine.

Le travail se faisait moins harassant. Les veillées rassemblaient les villageois chez l'un ou chez l'autre, les femmes au tricot, les hommes avec les coudes sur les genoux, la pipe à

la bouche, on racontait les histoires de toujours. Fées, dragons, fantômes et esprits malins ouvraient la danse et, quand les enfants étaient couchés, laissaient la place à d'autres conversations plus osées. Cet hiver-là, on parla souvent de Barthélémy et d'Oliette. Chacun y allait de son avis, ressassait les mêmes arguments.

Très souvent, Oliette rendait visite à son ancienne maîtresse d'école. Elle arrivait, une question dans les yeux, toujours la même. Jusqu'à ce jour de fin décembre où Lydie l'accueillit avec un sourire complice.
- J'ai reçu une réponse hier. Un beau cadeau de Noël: on veut bien de toi comme domestique à la ville. Tu peux te présenter quand tu veux.
Même si elle l'attendait avec impatience, Oliette reçut la nouvelle comme un choc. Ce qui n'était qu'un fantasme se concrétisait d'un coup. Et ce que cela impliquait lui faisait peur. Quitter le village et sa famille, savoir que ce départ serait sans retour. Son esprit se cabrait, sa belle assurance vacillait.
Elle prit une grande inspiration et, soucieuse, regarda Lydie:
- Ça veut dire que je peux partir demain, si je veux?
- Oui, mais peut-être que tu devrais attendre le mois de mars, quand la neige aura commencé à fondre. Le chemin sera plus facile. Viens, je vais te montrer la lettre.

Bien plus tard, l'esprit un peu apaisé, Oliette quitta la régente. Celle-ci lui avait longuement parlé de la maison et de la famille qui l'engageait, décrivant le couple de la bonne bourgeoisie de la ville, leurs enfants, leurs habitudes. Elle lui avait dépeint le grand jardin, le beau salon où l'on recevait, les chambres de bonnes sous les toits. Alors, même si Lydie ne lui avait pas caché que le travail serait rude, Oliette avait retrouvé un semblant de quiétude.

Le Nouvel-An passa, puis la Fête des Rois. Quand vint février, la Petite tomba gravement malade. Célestin venait la voir chaque jour avec des tisanes ou des emplâtres. Il repartait avant la nuit, saluant Sidonie avec un mince sourire navré. Le curé était venu aussi. Pour l'Extrême-Onction. On ne savait jamais.

Un dimanche après-midi, Hélène avait grimpé le sentier qui menait chez les Délèze.
- Sidonie! J'ai apporté des remèdes. Elie est allé les chercher en ville. Voilà!
Surprise et émue, Sidonie lui offrit du café et, ensemble, elles déchiffrèrent les étiquettes des potions et pommades posées sur la table de la cuisine. Hélène reprit:
- Ça veut pas dire que les remèdes à Célestin valent rien. Mais, quand même... Ça, c'est sûrement mieux.
- Hélène, tu sais qu'on a pas d'argent pour payer...
- T'inquiète pas. Vous êtes de la famille à présent.

Oliette était près du berceau, dans la chambre. Les parois étaient minces. Elle entendit la conversation. Elle se leva et, après un bref regard à la figure rougie et transpirante qui émergeait de la couverture, se dirigea vivement vers la porte. Au moment d'appuyer sur la poignée, elle s'arrêta net.
Hélène... Non... Je sais pourquoi elle fait ça. Déjà la vache qu'Armand a amenée avant Noël, les dettes payées au magasin et toutes les provisions qu'il a fait mettre dans la cave... Et maintenant les médicaments... Et moi qui vais partir le mois prochain... Qu'est-ce qu'ils vont dire? Ils vont vouloir reprendre tout? Et même s'ils ne demandent pas à être remboursés, comment je vais encore pouvoir me regarder dans la glace, une menteuse, une voleuse?

Debout derrière la porte de la chambre, elle attendit le départ d'Hélène puis s'échappa de la maison, sans répondre aux questions de Sidonie. Elle courut jusqu'au bas de la pente et ne s'arrêta qu'à l'escalier qui menait à la porte de Lydie. Elle s'engouffra dans la chambre quand celle-ci lui ouvrit, essoufflée à ne plus pouvoir parler. Lydie la fit asseoir sur son lit et lui tendit un verre d'eau.
- Oliette, que se passe-t-il? C'est la Petite? Elle est vraiment mal?
- Je ne peux pas. Je ne pourrai jamais partir. La vache, les provisions et maintenant les médicaments...
La jeune fille n'avait pas besoin d'en dire plus. Lydie savait. Debout près du lit, elle regardait, navrée, cette tête baissée, ces épaules voûtées, ces mains enfoncées dans le creux de la jupe. Elle se taisait. Les paroles de consolation étaient inutiles. Elles restèrent ainsi longtemps. Oliette finit par relever la tête.
- Vous voulez bien leur écrire, d'accord? Leur dire que je m'excuse, que je ne peux pas y aller? Vous voulez bien?
- Oui, bien sûr, si c'est ta décision.

Barthélémy
Il neige partout. Quand je vais au poulailler je dois brasser la neige je glisse tout le temps. Quand je reviens je vais vite à côté du fourneau pour me réchauffer. Mais le père il dit de prendre la pelle et d'aller déblayer la neige. Alors je vais parce que j'ose pas dire que j'ai pas envie d'aller déblayer la neige.
Un jour j'étais dehors avec la pelle, j'ai vu passer Oliette. C'est drôle elle a tourné la tête et couru même s'il y avait beaucoup de neige. Je voulais appeler mais j'ai pas réussi. J'arrive pas toujours à parler tout de suite. Dommage parce que j'aurais bien voulu dire que j'étais content qu'elle habite chez nous.
Je demande à la mère c'est quand que la neige part. Elle dit tu es pressé de te marier et elle rit. J'aime bien quand elle rit parce que c'est pas souvent.

CHAPITRE 10

Le printemps arriva tôt cette année-là. A la Saint-Joseph, les abricotiers commençaient déjà à fleurir. La Petite avait retrouvé la santé. La fontaine de la place se remit à chanter et on voyait à nouveau Marie-Sophie sur le pas de sa porte, tout occupée à retrouver son petit monde de commérages.

On publia les bans en avril. Le vingt mai, après la messe, les villageois s'attardèrent devant l'église, curieux. Un petit cortège apparut au détour du chemin. Deux silhouettes sombres, suivies d'un petit groupe d'hommes et de femmes. A mesure qu'ils s'approchaient, on distinguait la robe noire à l'ourlet fleuri, le châle à franges et la coiffe d'Oliette, le costume brun de Barthélémy. Encore plus près, on vit avec un peu de gêne les yeux rougis, le teint pâle de la mariée et le sourire béat du marié sous un chapeau flambant neuf.
Quelle misère, quand même... Si c'est pas malheureux...
Sous le porche de l'église, le curé, longue silhouette impassible, se défendait de toute émotion. Après tout, il était là pour faire son travail et n'avait pas à entrer dans d'autres considérations.
Quelques jeunes gens à la mine sombre, regroupés à l'écart, contemplaient à la dérobée

le nouveau couple avec amertume. Quel gâchis... Une aussi jolie fille... Elie était parmi eux. Immobile et muet, il fixait Oliette sans prêter attention aux commentaires de ses camarades. Dès qu'elle passa la porte de l'église, il se détourna et partit très vite sans dire au revoir à personne.

Après la messe, les quelques invités au repas de noce se rassemblèrent chez les Favre. Ils prirent place à la grande table dressée dans le pré, à côté de la maison. L'ambiance était curieuse. On mangeait de bon appétit, certes, mais la conversation se traînait, les rires étaient discrets. Chacun évitait de regarder dans la direction des nouveaux mariés, assis l'un près de l'autre sur le long côté de la table. Il n'était pas difficile de deviner l'idée qui tournait dans les têtes. A quoi ressemblerait cette nuit de noces? On n'en parlait surtout pas. Renfermés, pudiques, les gens de la vallée évoquaient ces choses à mots couverts ou alors en les tournant en dérision quand ils avaient trop bu.

Oliette avait enlevé son chapeau et gardait la tête baissée, remuant distraitement sa fourchette dans l'assiette, sans toucher à la nourriture. Passive depuis le matin, elle subissait les événements comme si cette journée ne la concernait pas. Elle souriait vaguement quand quelqu'un lui adressait la parole, répondait par monosyllabes. Elle ressassait sans fin les mêmes pensées. Il lui semblait avoir perdu sa dignité et jusqu'au respect d'elle-même. Elle se sentait humiliée au plus profond à la seule pensée de laisser Barthélémy s'approcher d'elle. Fille de la campagne, elle était souvent témoin des accouplements des animaux domestiques. Elle tendait aussi une oreille curieuse lors des veillées d'hiver quand, les enfants couchés, la conversation changeait de direction. Elle savait ce qui se passait entre un homme et une femme après le mariage. Elle essayait sans succès de chasser les images grotesques d'elle et de Barthélémy dans un même lit. Elle se torturait, accablée.

Barthélémy regardait tout le monde, la mine ravie, les yeux brillants de contentement. De temps en temps, il se penchait vers Oliette et semblait lui parler, mais elle détournait la tête, se tenant le plus loin possible de l'homme qu'elle venait d'épouser.

Après le gâteau de noces préparé par Sidonie, après les cafés arrosés, les invités prirent congé. Ils saluèrent vaguement de la tête, sans toucher la main, sans faire la bise. Ils avaient presque l'air de se sauver. Dernière à partir, Sidonie dit au revoir à Oliette en l'embrassant. Elle chuchota:
- Viens à la maison demain.
Oliette acquiesça d'un vague signe de tête, sans rien dire.

Plus tard, Hélène s'affaira à ranger et laver la vaisselle. Nerveusement, Oliette s'offrit à l'aider. Toutes deux s'activèrent sans parler, leurs gestes déjà en harmonie. Barthélémy s'était assis à la table de la cuisine, le dos voûté, les yeux rivés à la silhouette d'Oliette. Armand, lui, faisait mine de regarder par la fenêtre. Le contour de son corps massif se détachait sur la lumière de cette fin d'après-midi, oscillant légèrement sous l'influence de tout le vin bu depuis le matin.

La vaisselle terminée, Hélène regarda autour d'elle, à la recherche de quelque chose qu'elle aurait pu oublier, n'importe quoi pour s'occuper. Armand se retourna et se dirigea vers la porte:
- Je vais traire les vaches.
Oliette s'appuyait à l'évier, tordant le linge qu'elle tenait encore à la main. Hélène se laissa

tomber sur un tabouret et soupira de fatigue.
- Quelle journée! Je suis bien contente que ce soit terminé. Mais tout s'est bien passé, n'est-ce pas? demanda-t-elle à sa belle-fille avec un petit sourire qui ne montait pas jusqu'à ses yeux.
- Oui.
La réponse laconique d'Oliette contenait un monde de désarroi et de tristesse. Hélène se leva et lui passa un bras autour des épaules.
- Ça va aller, ma fille, ça va aller, tu verras. Tu seras bien ici, on s'occupera bien de toi. Ne t'en fais pas, ça va aller.
Elle répétait machinalement les mêmes mots, sans trouver autre chose à dire. Oliette se raidissait sous l'étreinte de sa belle-mère. Son corps était comme celui d'une morte, froid, insensible. Au bord des larmes, elle se contenait farouchement. Personne ne pourrait dire qu'elle n'avait pas fait son devoir. La révolte bouillonnait toujours en elle mais elle la maîtrisait. On disait d'elle qu'elle était fière. Elle assumait. Mieux: elle revendiquait ce trait de caractère. Elle savait que cela l'aiderait à supporter son humiliation présente. Cela l'aiderait aussi après, le jour où elle pourrait échapper à ce destin qu'on lui avait imposé. De quelque manière que ce soit.

Armand s'attardait plus que de raison à l'étable. Il avait trait ses vaches et maintenant, il caressait machinalement la croupe de la Venise, sa préférée, celle qui devait gagner le titre de reine le mois prochain à l'inalpe. Le vin aidant, il devenait sentimental. Cette petite Oliette, quand même, elle était bien jolie. Intelligente et travailleuse aussi.

L'arrivée du crépuscule obscurcissait l'étable. Armand ne bougeait toujours pas. Il n'avait pas envie de retourner dans la cuisine et de donner le signal du coucher. Il pensait à ces deux-là qui devraient partager le même lit ce soir. Un vague remords le tourmentait. Il s'ébroua. Faudra bien que tout le monde s'en accommode, à commencer par Oliette. Après tout, c'était juste la fille à Henri, ce pauvre paysan incapable de subvenir aux besoins des siens. Il était bien bon d'avoir permis qu'elle entre dans son foyer. Et il avait conclu un marché très généreux avec Henri. Les siens ne seraient plus dans la gêne maintenant. Ça comptait, non? Il quitta l'étable d'un pas qu'il voulait décidé mais qui trahissait encore les excès de la journée.

Quand il poussa la porte de la cuisine, après avoir retiré ses bottes, il vit qu'Oliette n'était plus là. Hélène tricotait, assise à la table. Barthélémy s'était emparé de la pelote de laine et la triturait machinalement. Ni l'un ni l'autre ne leva les yeux à son entrée. Il se lava les mains à l'évier en demandant où était Oliette. Hélène lui répondit:
- Elle est partie se coucher, elle était fatiguée, la pauvre, après une journée pareille.
Après cela, pendant un bon moment, seul le cliquetis des aiguilles à tricoter et celui de l'horloge criblèrent le silence. Armand posa la main sur la nuque de sa femme. Ce geste d'affection inaccoutumé la fit frissonner. Il regarda son fils et lui dit d'une voix assourdie:
- Bartâmy, va te coucher, c'est l'heure.

Barthélémy se leva et se dirigea indécis vers la petite alcôve qu'il occupait depuis toujours. Il avait remarqué que son lit n'était plus là mais ne savait trop que faire.
- Non, tu dors dans l'autre chambre maintenant. Avec Oliette.
L'air égaré, il regarda son père qui lui indiquait la porte par laquelle avait disparu Oliette. Il se tourna vers sa mère qui confirma d'un hochement de tête.
- Oui, Bartâmy, à partir de maintenant tu dors avec Oliette. Tu seras gentil avec elle, hein?
Barthélémy, tétanisé, jeté hors de son monde familier, roulait ses yeux en tous sens. Il se

mit à trembler convulsivement. Sa mère l'attira à elle et lui caressa la tête en chuchotant des mots d'apaisement.
- Tu l'aimes bien, Oliette, non? Elle est gentille, toute douce. Tu as vu, je t'ai montré, on a mis un grand lit dans la chambre. Tu vas dormir avec elle. Tu seras bien, tu verras. Et demain, vous irez chercher les œufs ensemble. Et puis, vous pourrez allez vous promener du côté des Crêtes, tu sais, là où tu as vu un renard l'autre jour.
Hélène déroula sa litanie de tendresses jusqu'à sentir le corps de son fils se détendre.
- Va, maintenant, va, et n'oublie pas tes prières.
Elle le prit par la main et le conduisit jusqu'à la porte. Elle frappa du bout des ongles et poussa le battant. Sans regarder à l'intérieur, elle posa sa main dans le dos de son fils et lui donna une légère impulsion. Puis, doucement, elle referma la porte et s'y adossa de tout son corps, tête levée et yeux fermés pour essayer de contenir ses larmes.

Son mari vint vers elle et la prit gauchement dans ses bras. Elle posa sa tête sur son torse et passa ses mains derrière son dos pour le serrer aussi fort qu'elle le pouvait.
- Armand, on aurait jamais dû...
- Chut, il faut pas qu'elle entende. Viens, allons nous coucher. On parlera plus tard.
Ils se déshabillèrent sans mot dire et s'allongèrent l'un à côté de l'autre. Armand prit la main de sa femme:
- Hélène, maintenant c'est fait. On peut plus revenir en arrière. Il faudra juste faire tout ce qu'on peut pour qu'Oliette se sente bien chez nous. On va s'en occuper comme si c'était notre fille, d'accord?
- Oui, bien sûr, comme la fille que j'aurais bien voulu avoir. Et toi aussi, tu seras gentil avec elle? Tu lui crieras pas après comme avec Bartâmy?
- Non. Je promets.
Il se tourna légèrement pour enlacer sa femme. Il l'embrassa doucement sur les paupières pour sécher les larmes qui coulaient toujours. Il la caressa avec une tendresse inhabituelle, l'embrassa encore. Ils restèrent longtemps éveillés avec, en arrière-pensée, le tourment de savoir ce qui se passait dans la chambre voisine.

Barthélémy
J'ai peur. Je veux pas. J'ai trop peur. Je veux pas. Mais j'ose pas ressortir. Sûr que le père va crier après moi si je ressors. Je reste contre la porte. Je sais pas quoi faire. J'ose pas aller au lit. Y a une bougie allumée sur la commode. C'est pas bien. La mère dit toujours qu'il faut faire attention qu'on peut avoir un incendie. Je vois bien qu'Oliette est dans le lit. Elle se tient tout au bord. Un peu de cheveux qui dépassent. Je crois qu'elle dort. J'avance doucement je m'assieds de l'autre côté. J'ose pas entrer dans le lit. J'ai peur. Je sais pas pourquoi, parce qu'Oliette elle est gentille même si elle voulait pas parler aujourd'hui. Je voudrais bien demander à la mère ce que je dois faire maintenant. J'ai sommeil. J'ai pas envie de dormir par terre, c'est trop dur. Si je me couche tout au bord, si je fais tout doucement, sûrement qu'elle va pas se réveiller?

CHAPITRE 11

Au matin, Oliette sortit de la chambre la première, vêtue de ses habits de la semaine. Elle salua ses beaux-parents et se mit à table avec eux. Elle refusa de manger, disant qu'elle n'avait pas faim. Sa voix dépassait à peine le murmure. Quand Barthélémy apparut à son tour, il avait son allure de tous les jours, un peu plus animé peut-être. Il fixait Oliette avec

un air d'adoration. Assis en face d'elle, il ne mangeait pas non plus, trop occupé à la dévorer des yeux.

Une malaise presque palpable pesait sur la table de la cuisine à cette heure matinale. Armand et Hélène se forçaient à avaler leur soupe, sans rien trouver à dire. Dès qu'il eut terminé, Armand partit pour la scierie avec un vague salut à la cantonade. Hélène se leva brusquement et s'affaira autour du fourneau et de l'évier. Oliette se dressa, elle aussi. Elle se mit en devoir de débarrasser la table à gestes ralentis, tête baissée, sans regarder personne et surtout pas Barthélémy. Ce dernier restait assis, suivant des yeux le moindre geste de la jeune fille. Hélène l'interpella:
- Bartâmy, va chercher les œufs.
Quand les deux femmes se retrouvèrent seules dans la cuisine, Hélène reprit:
- Oliette, tu as pas très bonne mine ce matin. Tu as bien dormi?
- Oui. Merci. Et vous?
- Pas tant bien que ça. Je me suis fait du souci pour toi. Pour vous, ajouta-t-elle, hésitante.
Elle prit une grande inspiration et continua:
- Est-ce que Bartâmy a été gentil avec toi?
Oliette comprit le sous-entendu et répondit:
- Ne vous faites pas de souci. Je crois qu'il a bien dormi. Je l'ai pas aperçu.
Elles osèrent se regarder. Dans les yeux de l'une passait toute la sollicitude d'une femme sage et bonne, dans ceux de l'autre un tranquille désespoir.
Barthélémy revint du poulailler avec le panier d'œufs et le moment d'intimité prit fin. Oliette saisit une brosse et se mit à laver la vaisselle, Hélène prit un balai.

Il faisait beau ce lundi de mai, ce premier jour d'une nouvelle vie. Les deux femmes se rendirent au jardin potager. Il fallait déjà désherber et puis semer les derniers légumes. Dans leurs robes noires, penchées vers le sol, elles travaillaient côte à côte, sans parler. Barthélémy s'était assis sur le muret du jardin et les regardait en chantonnant vaguement un air connu de lui seul. Quand l'église sonna onze heures, Hélène se redressa en se tenant le bas du dos.
- On s'arrête là pour aujourd'hui. Il commence à faire trop chaud et puis c'est l'heure de préparer le dîner.
Ensemble, elles regagnèrent la maison. Leurs silhouettes sombres avançaient côte à côte, l'une un peu voûtée, plutôt petite, plutôt ronde, le fichu noué sur la nuque; l'autre élancée, toute mince, deux tresses se balançant au rythme de son pas, les outils du jardin sur l'épaule. Comme aimanté, Barthélémy les suivait, gardant un peu de distance.

L'après-midi, Oliette demanda la permission de rendre visite à sa mère. Hélène prit un ton faussement grondeur:
- Voyons, tu as pas besoin de demander si tu peux. Tu vas voir ta famille quand tu veux. Sidonie sera bien contente, c'est sûr. Et tes sœurs aussi.
Et devant le regard implorant de Barthélémy:
- Non, Bartâmy, toi tu restes ici avec moi.

Le pas vif, Oliette montait le sentier qui menait au sommet du village.
Mon Dieu, qu'est-ce que je suis contente de partir un moment! J'ai l'impression d'étouffer dans cette maison. Hélène n'arrête pas de me regarder. Et Barthélémy aussi!
Pourvu que je ne croise personne en montant. Je n'ai pas envie d'être polie, ni de répondre à des questions, ni de parler du beau temps.
Barthélémy... On dirait qu'il a peur de moi. C'est bien. Je ne dormais pas quand il est entré

dans la chambre. Il n'a même pas osé se déshabiller! Il s'est mis à l'autre bord du lit, le plus loin possible. J'avais tellement peur de le toucher que je n'ai presque pas dormi. Mais je n'avais pas besoin de me faire du souci. Si ça continue comme ça, je devrais arriver à supporter.
Ce que je ne supporte pas, c'est les autres. Qu'est-ce qu'ils peuvent bien penser, les gens du village? Ils doivent se faire plein d'idées dégoûtantes. Tiens, voilà Catherine qui descend! Vite, me cacher derrière la grange à Victor pour ne pas la croiser. Je vais monter en passant derrière les granges. C'est plus long, mais au moins je suis sûre de ne rencontrer personne.

Quand elle arriva devant la maison, elle eut un moment d'hésitation. Devait-elle frapper? Après tout, ce n'était plus chez elle, maintenant. Elle haussa les épaules, contrariée. Elle n'allait quand même pas se comporter en étrangère dans cette maison où elle avait toujours vécu? Elle poussa résolument la porte. L'odeur familière de la vieille cuisine faillit lui mettre les larmes aux yeux. Elle avait l'impression d'être partie depuis très longtemps. Alors que hier, seulement...

Il n'y avait personne. Elle ressortit et se dirigea vers le potager. Sa mère s'y trouvait, une bêche à la main. Oliette la regarda un moment, sans rien dire, puis:
- Maman, qu'est-ce que tu fais?
Sidonie, toujours courbée, se tourna vivement et, souriante:
- Te voilà! Et bien, comment tu vas, ma fille?
- Dis donc, elles poussent bien les pommes de terre. On voit que c'est moi qui les ai plantées!
Le ton faussement désinvolte ne trompa pas Sidonie qui posa son outil et s'approcha. Elle la dévisagea d'un œil scrutateur.
- Tu as pas très bonne mine. Tu as bien dormi?
- Encore! Tout le monde veut savoir si j'ai bien dormi! Vous m'embêtez à la fin. On pourrait parler d'autre chose, non? Où est la Petite?
- Chez grand-mère. Les filles aussi. Elles donnent un coup de main au jardin. Tu sais qu'elle est plus trop vaillante, grand-mère. Mais, dis voir...
Sidonie s'interrompit. Oliette aurait pu compléter la question: dis voir, comment ça s'est passé avec Barthélémy? Sûr, c'était ça. Pas question de laisser place à ce genre de conversation. Elle reprit:
- Les pommes de terre d'Hélène sont bien belles aussi. On les a désherbées ce matin. C'est quoi, là-bas, à côté du poulailler?
- Oh, juste des nouvelles bâches pour le foin. Armand les a apportées ce matin.
Encore les largesses d'Armand! Ça n'en finirait donc jamais? Oliette se sentait enserrée dans un filet d'attentions, de cadeaux, de services rendus... Elle était bel et bien prise au piège.

Barthélémy
Oliette est pas gentille avec moi. Quand je veux dire quelque chose, elle part toujours. Elle écoute pas. Elle laisse pas toucher les cheveux. C'est pas bien. Je suis pas content je vais me cacher dans la remise. J'ai dit à la mère et elle a dit je dois être patient mais je sais pas ce que ça veut dire patient.

CHAPITRE 12

Les jours suivants passèrent très vite. Pour les paysans, le printemps est une dure saison. Au sortir de l'hiver, la campagne requiert toutes les forces disponibles. Même Barthélémy était mis à contribution. Il emmenait les vaches dans l'un ou l'autre pré appartenant à la famille et restait tout le jour à les surveiller. Hélène et Oliette prenait soin du potager, faisait les lessives et les grands nettoyages de printemps. On voyait peu Armand qui s'échinait à satisfaire aux commandes de ses clients de la scierie.

De temps en temps, de moins en moins souvent, Oliette allait voir sa famille. Elle choisissait toujours les moments où elle était sûre que son père n'était pas là. Sa mère la pressait de questions. Oliette ne disait pas grand-chose, le moins possible. Elle parlait du temps, du chat qui était mort, d'Hélène qui avait eu la grippe. Quand sa mère lui demandait comment elle allait, elle disait des banalités, esquivait le sujet, demandait des nouvelles de ses sœurs.

Avec Barthélémy, elle se montrait distante. Elle ne lui adressait quasiment jamais la parole. Elle l'ignorait. Ni gentille, ni méchante, elle ne prenait simplement pas acte de sa présence, ne répondait pas quand il essayait de lui parler. Parfois, il insistait et saisissait un pan de sa robe pour attirer son attention. Elle se dégageait brusquement.
- Laisse-moi tranquille à la fin! Tu vois bien que j'ai du travail.
Alors, Barthélémy se voûtait, se pliait, reculait un peu, mais sans la quitter des yeux. Au bout d'un moment, il avait oublié et revenait mendier un peu d'attention.

Hélène avait des soucis et des remords. Elle en parlait à Armand, tard le soir, avant de dormir. Ce dernier la tranquillisait:
- Elle finira par s'habituer, tu vas voir, elle a pas l'air si malheureuse et, tu as vu, Bartâmy a fait des progrès. Il se donne plus de peine qu'avant pour faire sa part de travail.
- Oui, c'est vrai. Il suit Oliette à longueur de journée et il essaie de l'aider. Mais elle fait aucun cas de lui. Elle lui parle jamais ou alors seulement pour le gronder. Comme toi.
- Bah! Ça finira par aller, t'en fais pas. Il faut dormir maintenant.

Barthélémy
Une fois quand je suis rentré dans la chambre Oliette était pas encore au lit. Elle avait mis la chemise et se coiffait. Elle est jolie! Je suis venu à côté et j'ai touché les cheveux. Elle a rien dit. Alors j'ai touché aussi la figure. Et puis je voulais toucher aussi la chemise et partout. Elle a poussé fort et je suis tombé en arrière par terre. J'ai eu mal. Après elle a donné la main pour aider à me lever. Elle a dit pardon elle a caressé ma joue comme la mère des fois. Moi je suis devenu tout drôle, je sais pas pourquoi je pouvais pas m'empêcher de venir tout contre et toucher partout. Elle a plus rien dit. Elle a laissé faire comme je voulais. Je suis content.
Maintenant, quand je vais pour dormir, je suis couché à côté et elle dit plus rien. Je peux faire comme je veux. C'est bien. Je suis content.

L'été passa. Les dents serrées, Oliette subissait chaque journée et chaque nuit avec un tourment grandissant. La révolte était là, toujours, couvant derrière son regard baissé. Un dimanche de pluie grise et cafardeuse, un jour de plus où Barthélémy lui tournait autour - mouche importune qu'elle avait tant de mal à supporter - Oliette attrapa son châle et quitta la maison sans rien dire à personne. Elle courut jusqu'à l'école. Elle frappa à la porte de

l'institutrice, priant pour que celle-ci soit là. Lydie ouvrit la porte et reçut en pleine poitrine le poids de la jeune femme qui se jeta dans ses bras avec un total abandon. Oliette sanglotait sans plus pouvoir s'arrêter, s'agrippant à elle de toutes ses forces. Lydie, sans rien dire, caressait doucement son dos, avec patience. Longtemps après, quand les larmes se firent moins abondantes, elle l'entraîna vers son lit et la fit asseoir près d'elle.
- Oliette, je suis contente que tu sois venue me voir. Je pense souvent à toi, tu sais. Allez, raconte-moi.
- Si vous saviez, Mademoiselle Lydie, oh! si vous saviez!
- Je crois que je sais, ou du moins je peux deviner. C'est si terrible?
- C'est affreux, je ne le supporte plus, je veux mourir!
- Oliette, tu es trop jolie, trop jeune, trop intelligente pour mourir. Même si elle te semble insupportable en ce moment, la vie est une belle chose et elle t'apportera des surprises, c'est certain.
- Non! Je suis la femme de Barthélémy pour le restant de mes jours et, quand j'y pense, je veux vraiment mourir. Je suis venue parce que je ne sais pas avec qui parler.
- Raconte-moi, dis-moi tes malheurs, je peux tout entendre et cela te fera du bien.
- Il... Barthélémy, il...
- Oui, qu'est-ce que tu veux me dire?
- Barthélémy, il dort tous les soirs avec moi et il...
- Il te fait l'amour, c'est ça?
Oliette leva la tête et regarda Lydie, stupéfaite et gênée. On ne parle pas de ces choses-là, pas comme ça. Toute son éducation l'avait amenée à éviter de faire allusion à ce qui se passait entre un homme et une femme. On n'en parlait pas, un point c'est tout. Lydie reprit:
- Ne sois pas choquée, il n'y a pas de honte à parler de cela avec franchise. C'est quelque chose que tout le monde fait.
- Oui, mais...c'est dégoûtant.
- Non! L'amour qu'un homme et une femme se manifestent, c'est beau, ou du moins cela devrait l'être. Et on peut en parler normalement. Attends, je vais préparer du café et après on va causer, toi et moi.
Oliette suivit des yeux la silhouette élancée de la régente qui s'affairait près du fourneau. Elle se sentait déjà mieux, en confiance. Pourquoi avoir attendu si longtemps avant de renouer avec cette femme pour laquelle elle éprouvait tant d'admiration? Si quelqu'un pouvait l'aider à supporter sa situation, c'était elle, sans nul doute.

Lydie revint s'asseoir près d'elle et lui tendit une tasse.
- Voilà, on est bien là, toutes les deux, non? Je suis prête à t'écouter, mais tu parles seulement si tu en as envie.
Oliette souffla sur la surface du liquide brûlant, le regard perdu dans le vague.
- Ils sont tous gentils avec moi, Hélène et Armand, et les autres. C'est Barthélémy, il est toujours derrière moi. Il me suit partout, je le rabroue et il revient tout le temps. Je n'ai jamais la paix. Mais le pire, c'est le soir, tous les soirs. Ça ne dure jamais longtemps, mais ça me dégoûte tellement que je pourrais vomir. Parfois, je le repousse mais il a beaucoup de force, il m'oblige... Alors, je dis plus rien, ça passe plus vite et après il s'endort tout de suite. Mais moi, je reste à pleurer, je n'arrive plus à dormir et je suis toujours tellement fatiguée... Je ne sais plus quoi faire.
- Essaie de voir les choses d'une autre manière. Tu connais bien les gens du village. La Marie-Françoise que son mari bat à chaque fois qu'il boit. Francis qui ne peut plus marcher depuis son accident. Adélaïde qui est morte en couches le mois passé. Et tant d'autres! Toi, tu as la santé, une famille, de l'argent, des gens qui t'aiment. Barthélémy est peut-être retardé mais au moins il n'est pas méchant.

Troublée, Oliette faisait machinalement tourner sa tasse dans ses mains.
- Vous voulez dire que je dois accepter de vivre comme ça toute ma vie? C'est ça?
- Je veux dire que tu peux choisir de voir le bon côté des choses et ne pas donner trop d'importance au reste. Tu comprends?
- Oui, je crois.

Quand elle quitta l'institutrice, Oliette était songeuse. Les paroles de Lydie l'avaient touchées. C'était vrai, après tout. A part Barthélémy, elle n'avait pas tellement de raisons de se plaindre. Alors?

Lydie la regarda s'éloigner. Elle finissait son café, suivant des yeux par-dessus le bord de la tasse, cette femme pour laquelle elle éprouvait une empathie formidable. Elle se demandait ce qu'elle pourrait bien faire pour Oliette, se sentait désemparée. En soupirant, elle regagna la petite table où elle préparait ses leçons et corrigeait les devoirs de ses élèves.

CHAPITRE 13

Les jours, les saisons s'écoulèrent dans la monotonie des travaux de la campagne. Oliette s'activait de l'aube à la nuit, sans répit. Hélène l'observait quand elle arrachait les mauvaises herbes du jardin avec une espèce de rage survoltée, quand elle faisait sortir les vaches de l'étable munie d'un bâton qu'elle utilisait avec une force inutile sur la croupe de ces braves bêtes qui n'en demandaient pas tant, quand elle battait la crème comme si elle déversait dans la jatte tout un ressentiment qui ne s'exprimait pas à haute voix.

Un matin de septembre, après le petit-déjeuner, elle vit sa belle-fille se précipiter hors de la maison et la suivit, inquiète. Oliette était pliée au-dessus de la touffe d'orties qui poussaient au coin du poulailler. Elle vomissait. Hélène s'approcha.
- Hé bien, Oliette, tu es malade? Quelque chose qui a pas passé?
- Non, non. C'est rien. C'est déjà fini.
Prise d'une subite inspiration, Hélène reprit:
- Tu as saigné ce mois-ci? Dis-moi.
- Nooon, pas depuis juillet.
- Alors, il y des chances pour que tu... Est-ce que tu serais pas enceinte par hasard?
Oliette la regarda d'un air épouvanté.
- Vous croyez, vous croyez vraiment?
- Hé bien, c'est tout à fait possible, tu sais. Ce serait bien normal, après tout.

Paniquée, Oliette passa la journée dans un brouillard vertigineux. Est-ce que vraiment elle attendait un enfant? Cette idée la révulsait, lui donnait encore plus envie de vomir. Un enfant de Barthélémy! Hagarde, elle se regarda dans le petit miroir suspendu au-dessus de la cuvette qui servait pour la toilette de toute la famille. Elle examinait son visage, se regardait droit dans les yeux, se parlait dans sa tête. Elle tâtait son ventre, essayant de percevoir une présence, une vie qu'elle ressentait comme un corps étranger dont elle ne voulait à aucun prix.

Cette nuit-là, elle repoussa violemment Barthélémy quand il tenta de s'approcher d'elle. Un immense écœurement la submergeait. Comme il insistait, se rapprochant à mesure qu'elle s'éloignait, elle finit par se lever et courir hors de la chambre. Elle s'assit à la table

de la cuisine, dans le noir. Partagée entre le désespoir et la rage, elle resta longtemps sans bouger, les mains sur le visage, les doigts écartés pour laisser passer les larmes qui n'en finissaient plus de couler. Quand, transie de froid dans sa mince chemise, elle regagna le lit, Barthélémy ronflait doucement. Elle se glissa sous les draps, le plus loin possible de son mari, et passa le reste de la nuit à échafauder des plans, à imaginer des solutions, à chercher désespérément un échappatoire à son sort.

Le jour venu, elle ne s'attarda pas dans la cuisine. Elle annonça qu'elle allait voir Sidonie et s'en alla en courant. Arrivée au sommet du village, au lieu de continuer jusqu'à sa maison, elle prit la venelle qui passait devant chez Célestin. Sûrement il était déjà levé. Il fallait qu'elle lui parle. Tout de suite.
Célestin était dans l'enclos des chèvres, occupé à les traire.
- Hé, Oliette! Qu'est-ce que tu fais là de si bonne heure? Est-ce qu'il y a quelqu'un de malade chez vous?
- Célestin, il faut m'aider, il n'y a que vous qui pouvez m'aider.
- C'est toi qui es malade, petite?
- Non, ou plutôt oui. Enfin, j'en sais rien. Est-ce qu'on peut parler un moment?
Célestin empoigna le seau de lait et sortit de l'enclos en refermant soigneusement la porte à claire-voie.
- Alors, viens, on va sur la galerie et je vais te donner une tasse de lait. C'est encore tiède, je sais que tu aimes bien ça.
Mais Oliette secoua la tête.
- Non, Célestin, vous êtes gentil mais je pourrais pas avaler la moindre gorgée.
Devant le visage égaré de la jeune femme, Célestin n'insista pas. Il s'assit à côté d'elle sur le banc de la galerie et attendit. Oliette se tordait les mains, cherchait les mots et finit par balbutier:
- Voilà, je crois, je sais, enfin je suis peut-être enceinte, je ne veux pas, vous comprenez? Un enfant de Barthélémy, je ne peux pas, c'est pas possible, il faut faire quelque chose. Vous, vous connaissez toutes les herbes, vous avez sûrement quelque chose pour m'aider, pour me débarrasser... Célestin! Il faut m'aider!
Le vieux resta longtemps sans rien dire, le regard perdu sur les toits des granges en contrebas. Quand il parla, ce fut d'une voix lente, assourdie, attristée.
- Oliette, je comprends. Je comprends ce que tu ressens. Je comprends que c'est difficile pour toi de porter un enfant de Barthélémy. Mais tu sais... moi je soigne... j'essaie de guérir. Et ce que tu me demandes, c'est de tuer. Il y a une vie dans ton ventre et on a pas le droit de la supprimer. C'est mal, vraiment mal.
Oliette se mit à gémir.
- Ce bébé, j'en veux pas. Rien que de penser... Si vous ne voulez pas m'aider, il me reste plus qu'à me jeter au Rhône. Je veux pas de ce bébé, jamais! C'est déjà une prison comme je vis maintenant. Si j'ai des enfants, ce sera encore pire.
Célestin lui tapota l'épaule en soupirant.
- Un enfant, qu'il vienne de Barthélémy ou de n'importe qui, c'est avant tout le tien. Ça te changera la vie. Tu vas l'élever, le voir grandir. Ça te donnera du plaisir, du bonheur. Qu'est-ce que ça peut faire qu'il soit de Barthélémy?
- Je veux pas! Après, je serai toute ma vie attachée à cette maison, à cette famille. Je veux autre chose!
- Hé, qu'est-ce que tu veux au juste, toi?
Prise de court, Oliette ne sut que répondre. C'est vrai, qu'est-ce qu'elle voulait au juste? Partir du village, vivre autre chose? Se marier avec quelqu'un d'autre? Quelqu'un comme Elie? Dans le fond, est-ce que ça changerait quelque chose?

CHAPITRE 14

Quand il fut clair que le ventre d'Oliette s'arrondissait sous la jupe de drap qu'elle portait tous les jours, Armand et Henri se rencontrèrent un dimanche après la messe et trinquèrent si bien à la santé de leur futur petit-fils qu'ils eurent du mal à retrouver le chemin de leur maison. Hélène et Sidonie se mirent à tricoter avec frénésie, comparant les couleurs et les textures des pelotes de laine qui se transformaient en trousseau de nouveau-né. Oliette ne disait rien. Visage fermé, elle vaquait scrupuleusement à ses occupations et refusait d'obéir aux injonctions de ses proches qui lui disaient de penser au petit et de se reposer.

La nuit, elle se couchait tout au bord du lit, tournant le dos à Barthélémy. Des heures d'insomnie amère, de cauchemars où elle se voyait mère d'une ribambelle d'enfants tous plus retardés les uns que les autres. Elle n'allait plus voir Lydie, ni Célestin. Ils ne lui apportaient que de la sympathie, pas un soulagement à sa peine, encore moins une solution à son problème.

Barthélémy, lui, semblait ne rien comprendre. Il suivait toujours sa femme en tout lieu. Quand Oliette le tançait sèchement pour qu'il la laisse tranquille, il se mettait un peu à l'écart, la regardant de loin. Toujours il finissait par revenir auprès d'elle et Oliette le laissait, fatiguée de toujours le chasser de ses jupes.

Plus le temps passait, plus Oliette se crispait, le ventre bellement rond mais le visage presque enlaidi par une expression de permanente hostilité. Elle malmenait son corps du potager à l'étable, de la cuisine au poulailler. Quand Hélène ou Sidonie ou l'une de ses sœurs tentait de lui parler, elle répondait avec brusquerie et coupait court à toute tentative de compassion.

L'hiver passa dans une atmosphère lourde. La neige, le froid et la bise faisaient écho à l'humeur lugubre d'Oliette. Au mois de mars de l'année suivante, elle donna naissance à un beau bébé qu'on appela Félicien, du nom de son grand-père paternel. Anxieuse, toute la famille examina l'enfant, cherchant des signes d'infirmité. Louise, la sage-femme, se voulait rassurante.
- C'est un beau et gros bébé à qui il ne manque rien. Regardez ses yeux, regardez comme il a l'air intelligent. Il a tout tiré de sa maman!
Cette dernière remarque les apaisait. Moins il ressemblerait à Barthélémy, mieux cela vaudrait, c'est sûr.

Oliette, indifférente, avait pris le bébé dans ses bras, l'avait mis au sein et regardait dans le vide, sans prendre part à la conversation animée qui se déroulait autour de son lit d'accouchée. Les jours suivants, elle se comporta comme à l'accoutumée, accomplissant les tâches que l'on attendait d'elle, s'occupant du petit, mais sans jamais lui parler ou lui sourire. C'est Hélène qui semblait être la mère de Félicien, tant elle faisait de manières autour de lui, bêtifiant à longueur de journée, le serrant contre elle pour le couvrir de baisers. Elle avait rajeuni de manière étonnante. Son large sourire et ses yeux brillants rappelaient la belle fille qu'Armand fréquentait. Elle promenait le petit dans tout le village et se montrait si fière que les gens en étaient tout attendris. Même Armand avait perdu un peu de ses manières de rustre et se montrait plus aimable.

Sidonie trouvait tous les prétextes pour venir frapper chez les Favre. Elle s'extasiait sur le moindre progrès de son petit-fils et, sitôt rentrée, n'en finissait plus de raconter au reste de la famille à quel point ce petit était remarquable.

Barthélémy faisait peu de cas de son fils. Il lui accordait la même attention qu'au chat de la maison, caressant sa tête s'il était d'humeur, se détournant s'il le dérangeait. On veillait à ne jamais le laisser seul avec lui. Sa mère avait beau lui expliquer que c'était son fils à lui aussi, qu'il était papa, qu'il devait se montrer fier, Barthélémy était morose. Depuis que cet intrus avait pris place dans le lit conjugal, Oliette prenait soin de le placer entre eux deux et se refusait à lui en prétextant qu'il ne fallait pas le réveiller.

Les mois passèrent. Sous le regard détaché d'Oliette, Félicien grandissait. Maintenant, il pleurait si quelqu'un le mettait dans les bras de sa mère. Il la regardait sans sourire, l'air un peu égaré et apeuré. C'est Hélène qu'il considérait comme sa maman.

Sa première année passée, Félicien commença à marcher. Un jour que le printemps traînait déjà dans l'air, Oliette dit à Hélène:
- Il est grand maintenant, il n'a plus besoin de moi. Vous le gardez un moment? Je veux aller faire un tour.
Elle partit sur le sentier encore enneigé qui descendait vers la plaine.

Barthélémy
Oliette est plus là. Je dors tout seul. J'ai demandé à la mère elle est où Oliette. Elle a rien dit, seulement caressé la tête avec un gros soupir. Je comprends pas bien. Peut-être qu'elle a été voir maman Sidonie? Ou peut-être qu'elle est à la vigne et elle sait pas comment revenir à la maison? J'attends encore jusqu'à demain et après je vais la chercher.

rf/octobre 2011